

Chateaubriand

Voyage en Amérique

Édition de Sébastien Baudoin



folio
classique

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

François-René
de Chateaubriand

Voyage en Amérique

Édition de Sébastien Baudoin

Professeur de Lettres supérieures
au lycée Victor-Hugo, Paris

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2019.

*Couverture : Albert Bierstadt, Vue des montagnes Rocheuses :
le Lander's Peak, 1863 (détail).*

*Fonds Rogers, The Metropolitan Museum of Art, New York.
Photographie du musée / creative commons.*

PRÉFACE

« Les États-Unis, c'est l'utopie réalisée. »

JEAN BAUDRILLARD, *Amérique*.

Les rivages désirés

Lorsque l'on examine les raisons qui auraient poussé le jeune François-René de Chateaubriand, alors âgé de vingt-trois ans, à quitter sa terre natale pour s'exiler en Amérique, l'on oublie trop souvent la place que pourrait occuper l'esprit d'aventure. Maintes fois exalté par Chateaubriand dans ses Mémoires d'outre-tombe par la peinture de ces « années de délire » autour de Combourg, anticipé par son enfance sauvage auprès des vents et des flots¹, galvanisé par la lecture de Rousseau et sa rêverie

1. Au livre III des *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand retrace son adolescence à Combourg comme une errance mentale et physique où, pendant ce qu'il nomme « deux années de délire », il rêve d'évasion avec une créature née de son imagination — la « Sylphide » —, arpentant jusqu'à l'épuisement le domaine et les forêts qui environnent le château. Au livre II, il s'était présenté comme le fruit d'une « éducation sauvage » conférée par les éléments bretons (les flots et les vents, comme il le rappelle au livre I), se livrant à des « courses sauvages ». Sur la

sur l'homme primitif, ranimé par la fréquentation de Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, qui lui inocule le virus du voyage et des grandes découvertes, l'esprit d'aventure investit le jeune aristocrate, alors « sous-lieutenant d'artillerie en disponibilité », comme le rappelle Marc Fumaroli¹, voyant « son imagination allumée » de manière irrémédiable. Tout le pousse à partir : la situation politique révolutionnaire qui met en péril les nobles, son désœuvrement alors qu'il n'a pas encore choisi un « état », c'est-à-dire fixé sa destinée, l'invitation tacite de son premier mentor Malesherbes à partir à sa place explorer le Nouveau Monde, un projet fou qu'il nourrit, sans trop y croire, de découvrir à lui seul le fameux passage du Nord-Ouest alors que nombre d'explorateurs confirmés et aguerris ont échoué avant lui. Le jeune homme se berce de chimères et cherche à donner, comme il le dira plus tard, un « but utile à [son] voyage² ». Mais ne nous y trompons pas : le véritable but est plus secret. Il s'agit, à l'image d'Homère, d'aller visiter les peuples qu'il envisage de peindre, de trouver des « images » et d'alimenter sa « Muse vierge » en se livrant « à la passion d'une nouvelle nature³ ». Naguère, en compagnie de sa sœur Lucile, il avait senti naître en lui « le premier souffle de la Muse », qu'il dépeint dans ses *Mémoires d'outre-tombe* avec les accents les plus exaltés. Il s'agit désormais d'incarner cette Muse,

question, voir mon article « L'enfance de Chateaubriand ou les itinéraires d'une errance intérieure », dans *Enfance et errance dans la littérature européenne du XIX^e siècle*, études réunies et présentées par Isabelle Hervouet-Farrar, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2011, p. 161-176.

1. Marc Fumaroli, *Chateaubriand. Poésie et Terreur*, Paris, de Fallois, 2003 ; Gallimard, « Tel », 2006, p. 321.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Classiques Garnier, 1989 ; Le Livre de Poche, coll. « La Pochothèque », 1998, t. I, livre V, chap. xv, p. 309.

3. *Mémoires d'outre-tombe*, op. cit., t. I, livre VI, chap. vi, p. 343.

de lui donner l'étendue et l'ampleur d'une véritable inspiration et c'est la nature démesurée du Nouveau Monde qui seule pourra combler cette aspiration à l'infini. Jeune homme désabusé et sans avenir, chassé par les désordres de l'Histoire, réfugié dans la folie de ses rêves d'absolu, exalté par ses chimères et croyant retrouver en Amérique l'incarnation même de sa chère Sylphide, créature féminine fantasmée dans le donjon de Combourg — ce « toit paternel » —, il voit dans le voyage en Amérique le véritable acte d'émancipation de la tutelle familiale. L'Amérique n'est pas simplement pour lui le lieu d'un nouveau départ, c'est celui d'une réconciliation majeure, l'union d'un esprit aventureux et avide d'infini avec l'espace d'une liberté sans bornes qui peut réaliser ses rêves nourris à l'avance. En partant en Amérique, suivant alors la voie des colons qui, malgré la violence des Indiens et des bêtes sauvages, y défrichent des parcelles pour s'y installer dans l'espoir d'une vie meilleure, Chateaubriand, qui rêva d'y demeurer pour toujours, comme Napoléon plus tard songera à s'y établir, sait qu'il s'agit là, au fond, de dissiper une fausse chimère — celle de l'explorateur improvisé — pour en réaliser une autre — celle du poète.

Une mission lui a aussi été confiée par ce père de substitution qu'est Malesherbes, faisant naître en lui ce désir de « voyage mythique » que le vieil homme ne peut plus accomplir, lui ce « voyageur immobile¹ » plongé dans l'immense bibliothèque de voyageurs et de naturalistes qu'il ouvre au jeune homme comme une boîte de Pandore d'un imaginaire enflammé en quête d'exotisme et d'ailleurs. Le passage de relais entre maître et élève s'opère dans toute la complicité qui pouvait s'établir

1. Ces deux expressions sont de Jean des Cars dans sa biographie de Malesherbes (*Malesherbes*, Paris, de Fallois, 1994 ; rééd. Perrin, coll. « Tempus », 2012, p. 452).

entre ce témoin avancé du siècle des Lumières, pétri de culture et de botanique, et ce jeune homme exalté qui a les ressources que lui n'a plus : l'énergie des grands rêves à accomplir. Alors, même s'il regrette que son disciple n'ait aucune connaissance en botanique, il lui parle des forêts américaines, des explorations à effectuer, de Hearne, de Mackenzie, ces doubles fantasmés de lui-même avec lesquels le voyageur en herbe espère rivaliser secrètement. Au gré de nombreux après-midi, au voisinage de cet initiateur, par la lecture de multiples ouvrages de voyageurs et d'encyclopédies de botanique, Chateaubriand alimente en lui chaque jour davantage le foyer brûlant de l'inconnu et la fascination pour la wilderness¹. L'Amérique s'inscrit en lettres de marbre sur le fronton de son imaginaire. Il vient d'ailleurs ranimer un vieux rêve nourri, si l'on en croit George D. Painter, dès l'enfance à Combours, alors qu'il avait écouté des « capucins missionnaires » invités par son père retraçant, en 1784, « leur vie chez les Peaux-Rouges² ». En 1786, plein de ces récits, qui avaient éveillé en lui le désir d'arpenter ces espaces sauvages, il annonce de but en blanc à son père qu'il a trouvé sa vocation : il désire

1. Le terme de *wilderness* est proprement intraduisible, si ce n'est, imparfaitement, par « sauvagerie ». Son genre, en langue française, est également flottant — le mot est employé tantôt au masculin, tantôt au féminin. Chateaubriand retrace ces journées et l'influence de Malesherbes dans les *Mémoires d'outre-tombe*, op. cit., t. I, livre V, chap. XV, p. 309-310. Pour approfondir la notion de *wilderness* en relation avec l'espace américain, l'on peut se référer au passionnant essai de Roderick Frazier Nash, *Wilderness and the American Mind* (Yale University Press, 1967 ; 4^e édition, 2001). Voir également notre article « De la philosophie en Amérique : Chateaubriand, Tocqueville et Thoreau à l'épreuve de la wilderness », *Travaux de Littérature*, vol. XXVII, « La littérature française et les philosophes », sous la direction de Pierre-Jean Dufief, Genève, Droz, 2014, p. 265-282.

2. George D. Painter, *Chateaubriand, une biographie. Les orages désirés* [1977], Paris, Gallimard, 1979, p. 189.

« aller au Canada défricher des forêts¹ ». Le patriarche de Combourg ne s'y oppose pas, lui qui jadis avait été jusqu'à Québec. Si l'on ajoute à cela la lecture dans le bureau de son père de l'Histoire des Deux Indes de l'abbé Raynal (1770), celle de Rousseau qui l'enthousiasme, nourrissant en lui le rêve d'un Nouvel Éden réalisé dans les forêts américaines, tous les ingrédients sont réunis pour le pousser à traverser l'Atlantique et à rejoindre cette contrée chimérique. Le feu des premières errances solitaires de la grève de Saint-Malo et des bois de Combourg se rallume par la perspective d'arpenter un espace beaucoup plus large et démesuré, à la hauteur de ses propres ambitions. Mais quelles sont-elles réellement ?

Ambitions et chimères du départ

Alors qu'il envisage avec recul ce projet de voyage en Amérique, le mémorialiste démystifie ce vertige de l'aventurier et ravale l'exploration projetée du passage du Nord-Ouest au rang de « but utile », « projet » conforme à sa « nature poétique² ». Mais le jeune homme d'alors croyait-il réellement à ses propres chimères ? Si Malesherbes ne l'a pas découragé, voyant en lui celui qui pouvait le faire voyager par procuration, sa venue en Amérique, ses rencontres avec les coureurs de bois et les pionniers l'ont vite ramené à la réalité et il a troqué ses chimères d'explorateur contre sa « nouvelle muse³ », les forêts américaines contre ce « monde polaire » qu'il envisageait d'arpenter. Arrivé en Amérique, sa lettre à Malesherbes, datée de 1791, laisse vite se dissiper son

1. *Ibid.*

2. *Mémoires d'outre-tombe*, op. cit., t. I, livre V, chap. XV, p. 240.

3. *Ibid.*, t. I, livre VII, chap. I, p. 287-288.

premier rêve au profit du second, sans doute le plus profond et le plus ancré en lui : « Au surplus, je suis content de ce que je vois, et si le découvreur s'afflige, le poète s'applaudit¹. » Se heurtant au réel et aux conditions de vie dans l'Amérique de la fin du XVIII^e siècle, il se résout dès son arrivée à un pragmatisme plus sage en convertissant ses rêves au profit de la littérature, confiant à son mentor : « je me ferai aux coutumes des Indiens, aux privations de tous genres ; je deviendrai un coureur de bois avant de devenir le Christophe Colomb de l'Amérique polaire² ».

Le projet d'exploration du Grand Nord n'est donc qu'un prétexte pour légitimer auprès de ses proches, en premier lieu de sa mère, ce voyage un peu fou qui n'a d'autre but que de combler la soif d'aventure du jeune chevalier de Combourg. Alors, nanti d'une lettre de recommandation du marquis de la Rouerie auprès du général Washington³, devenu président et qu'il ambitionne de rencontrer, Chateaubriand, « domin[é] » par son « idée » fixe de « passer aux États-Unis⁴ », cherche surtout la gloire : « Personne ne s'occupait de moi ; j'étais alors, ainsi que Bonaparte, un mince sous-lieutenant tout à fait inconnu ; nous partions, l'un comme l'autre, de l'obscurité à la même époque, moi pour chercher ma renommée dans la solitude, lui sa gloire parmi les hommes⁵. » Trouver la gloire dans les déserts de l'Amérique paraît paradoxal mais la solitude, chez Chateaubriand, est le ferment essentiel de l'inspiration : en Amérique naîtra sa vocation de poète et cette expérience, véritable séisme intérieur, nourrira

1. Correspondance générale, Paris, Gallimard, 1977, t. I, p. 60.

2. Ibid.

3. Voir *Mémoires d'outre-tombe*, op. cit., t. I, livre V, chap. xv, p. 310.

4. Ibid., p. 309.

5. Ibid.

toute son œuvre avec la puissance permanente qu'ont sur l'imaginaire les voyages au contact d'un monde radicalement sauvage et distinct de celui qui nous est familier. Chateaubriand fait alors un dernier pèlerinage à Combourg, désert et gagné par la végétation (son père était mort en 1786) — image traumatique qui reviendra souvent le hanter¹ et qu'il décrit dans l'introduction du *Voyage en Amérique*. Il embrasse sa mère et s'embarque à bord du *Saint-Pierre*, un navire malouin qui attendait le départ sur la rade de Saint-Malo depuis le 5 avril, rejoignant des sulpiciens et séminaristes qui y avaient embarqué le 7. Le 8, Chateaubriand monte à bord et le bateau quitte le port de Saint-Malo². Il s'agit bien d'une seconde naissance, arrachement au domaine du père et aux bras maternels pour rejoindre la mer, cette autre « nourrice³ ».

1. Sur ce sujet, voir notre article « Le retour au lieu paternel, un thème obsédant de l'écriture de Chateaubriand », dans *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n° 50, La Vallée-aux-Loups, 2008, p. 37-49.

2. Richard Switzer a très bien établi la chronologie de ces événements dans son édition du *Voyage en Amérique* (Paris, Didier, 1964). Nous remercions Henri Rossi de nous avoir rappelé ces précisions. Switzer stipule que les Sulpiciens « avaient embarqué, peut-être pour se mettre à l'abri des indiscretions des sans-culottes locaux, dès le 28 mars ».

3. Jules Michelet rappelle cet imaginaire de la mer-mère dans *La Mer* : « Elle est, ce semble, la grande femelle du globe, dont l'infatigable désir, la conception permanente, l'enfantement, ne finit jamais » (Michelet, *La Mer*, Folio classique, 1983, p. 113). Chateaubriand, dans l'Introduction du *Voyage en Amérique* (p. 116), rattache la mer au modèle maternel fantasmatique évoqué par Michelet quelques années plus tard, insistant davantage sur sa dimension féconde là où Chateaubriand y voit surtout un espace des origines et de la constitution première de l'être, de sa genèse protégée. Plus précisément, Michelet insiste sur la double symbolique de la mer, sa double « fonction » pour reprendre son vocabulaire, de « mère et nourrice des êtres » (*La Mer*, *ibid.*, p. 79). Chateaubriand en donne cette

Chateaubriand donne de ce départ une description tout à la fois poétique et mélancolique dans les Mémoires d'outre-tombe, où l'alanguissement du paysage trahit la nostalgie de la patrie appelée à être absente et que le voyageur laisse à regret derrière lui :

On leva l'ancre, moment solennel parmi les navigateurs. Le soleil se couchait quand le pilote côtier nous quitta, après nous avoir mis hors des passes. Le temps était sombre, la brise molle, et la houle battait lourdement les écueils à quelques encablures du vaisseau.

Mes regards restaient attachés sur Saint-Malo ; je venais d'y laisser ma mère toute en larmes. J'apercevais les clochers et les dômes des églises où j'avais prié avec Lucile, les murs, les forts, les tours, les grèves où j'avais passé mon enfance avec Gesril et mes camarades de jeux ; j'abandonnais ma patrie déchirée, lorsqu'elle perdait un homme que rien ne pouvait remplacer. Je m'éloignais également incertain des destinées de mon pays et des miennes : qui périrait de la France ou de moi ? Reverrais-je jamais cette France et ma famille¹ ?

image : « Me trouver au milieu de la mer, c'était n'avoir pas quitté ma patrie ; c'était, pour ainsi dire, être porté dans mon premier voyage par ma nourrice, par la confidente de mes premiers plaisirs. » Le bain amniotique devient replongée dans les origines : la terre américaine n'est autre d'ailleurs qu'un espace originel, du moins rêvé et écrit comme tel, avec tout de même la perspective permanente de sa fin contenue paradoxalement dans son caractère pur et primitif, qui est aussi violent et destructeur, à l'image des rives du Meschacebé décrites dans le « prologue » d'*Atala*.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, op. cit., t. I, livre V, chap. XV, p. 311.

Voyages en Atlantique

De la traversée de l'Atlantique, le Voyage en Amérique ne dit rien ou presque, et ce sont les Mémoires qui, une fois encore, viendront combler les blancs de la narration viatique. Chateaubriand nous projette directement de Saint-Malo aux Açores, sans s'appesantir sur un moment pourtant essentiel du voyage : la confrontation avec le « double infini », celui de l'azur des cieux et des profondeurs de l'océan. Il oublie de nous parler de quelques-unes de ses frasques sur le navire, de ses lectures enflammées de la Bible à haute voix, médusant les sulpiciens, interdits face à ce jeune exalté, de sa volonté farouche de se faire lier au mât comme Ulysse pour éprouver les effets vivifiants de la tempête en mer, faits que ne manqueront pas de railler ses compagnons de voyage dans leurs écrits, au premier chef Édouard de Mondésir¹. De son ami de circonstance, le jeune Tulloch, embarqué hors du cercle des sulpiciens où il est arraché momentanément à son tuteur vigilant et austère, il ne reste qu'une initiale énigmatique : « T. ». Chateaubriand, dans le Voyage en Amérique, taille dans le vif : il semble pressé et compile, coupe, réduit. Il renvoie de manière désinvolte à des passages du Génie du christianisme, d'Atala ou de son Essai historique, les cite abondamment et ne sélectionne que le strict nécessaire. C'est un écrivain qui se hâte d'établir son volume pour les Œuvres complètes — nécessité financière oblige. Mais ne ménage-t-il pas aussi les passages les plus poétiques et les plus autobiographiques pour les inclure dans son œuvre-somme, les Mémoires d'outre-tombe, en cours d'édification ? On peut le penser, même si l'urgence de l'écriture de circonstance prime évidemment sur les

1. Voir ses *Souvenirs* (posthume, 1942).

nécessités de réserver ses confidences à l'œuvre qui saura le mieux les accueillir et participer à la mythification de son existence.

Ce sont donc les Mémoires qui nous renseignent le mieux sur ce parcours atlantique occulté par le Voyage en Amérique, même si eux-mêmes pillent également les passages essentiels du récit de voyage. Le chapitre intitulé « Traversée de l'océan » (Mémoires, VI, II) retrace les délices de la traversée, le bonheur de dormir à la belle étoile, « enveloppé de [son] manteau », couché « la nuit sur le tillac » : « Mes regards contemplaient les étoiles au-dessus de ma tête. La voile enflée me renvoyait la fraîcheur de la bise qui me berçait sous le dôme céleste : à demi assoupi et poussé par le vent, je changeais de ciel en changeant de rêve¹. » La traversée de l'Atlantique met en valeur l'exaltation ressentie, beaucoup plus fortement dans les Mémoires que dans le Voyage en Amérique. Ainsi, le récit de voyage ne mentionne pas le fait qu'entre l'île Graciosa et Terre-Neuve, Chateaubriand vécut un moment d'euphorie en se situant entre deux infinis presque pascaliens, au centre de l'univers sublime qui l'entoure, image de sa griserie intérieure à l'approche du Nouveau Monde :

L'espace tendu d'un double azur avait l'air d'une toile parée pour recevoir les futures créations d'un grand peintre. La couleur des eaux était pareille à celle du verre liquide. De longues et hautes ondulations ouvraient dans leurs ravines, des échappées de vue sur les déserts de l'Océan : ces vacillants paysages rendaient sensible à mes yeux la comparaison que fait l'Écriture de la terre chancelante devant le Seigneur, comme un homme ivre. Quelquefois, on eût dit l'espace étroit et borné, faute d'un point de saillie ; mais

1. *Mémoires d'outre-tombe*, op. cit., t. I, livre VI, chap. II, p. 327.

si une vague venait à lever la tête, un flot à se courber en imitation d'une côte lointaine, un escadron de chiens de mer à passer à l'horizon, alors se présentait une échelle de mesure. L'étendue se révélait, surtout lorsqu'une brume, rampant à la surface pélagienne, semblait accroître l'immensité même.

Descendu de l'aire du mât comme autrefois du nid de mon saule, toujours réduit à mon existence solitaire, je soupais d'un biscuit de vaisseau, d'un peu de sucre et d'un citron ; ensuite, je me couchais, ou sur le tillac dans mon manteau, ou sous le pont dans mon cadre : je n'avais qu'à déployer le bras pour atteindre de mon lit à mon cercueil¹.

Expérience métaphysique et ontologique où l'être ressent le vertige de se mesurer à l'incommensurable, dans le sentiment ambivalent d'effroi et d'admiration sublime, la contemplation de l'océan réalise à l'avance le miroir révélateur du lac de Lamartine, avec l'effet grossissant de la mer « toujours recommencée² ». Les « déserts de l'Océan » anticipent sur les déserts des forêts et des plaines américaines. C'est le vide toujours recommencé, le rêve d'une âme ardente qui veut brûler seule face à la nature, son aliment premier, sans les hommes. Par anticipation, le voyageur jouit de l'ivresse de l'espace infini, de cette liberté pleine et entière qu'il était venue chercher sur un continent nouveau, un monde naissant pris dans le rêve embué de ses origines. Cette expérience ne saurait être que solitaire car elle consiste à renouer avec la nature propre de l'homme : partir en Amérique, c'est se réunifier et s'unifier tout à la fois. Il n'est donc pas étonnant que ce soit au retour

1. *Mémoires d'outre-tombe*, op. cit., t. I, livre VI, chap. v, p. 334.

2. Selon la belle expression de Paul Valéry (à propos de la Méditerranée) dans *Le Cimetière marin* (1920 ; repris dans *Charmes* en 1922), v. 4 : « La mer, la mer, toujours recommencée ! ».

que soit placée la tempête qui menace d'anéantir le voyageur.

Pour avoir une description de cette tempête vécue par Chateaubriand lors du voyage retour, il faut aller voir de nouveau du côté des Mémoires, où elle fait l'objet d'un tableau animé et pittoresque. Le Voyage en Amérique ne mentionne qu'une tempête qui le « poussa en dix-neuf jours sur la côte de la France », où il « fit un demi-nauffrage entre les îles de Guernesey et d'Origny » (p. 365), sans entrer davantage dans les détails. Le texte mémorialiste développe ce passage en accentuant encore la dimension sublime d'une expérience qui met en péril l'existence même du voyageur :

J'avais passé deux nuits à me promener sur le tillac, au glapisement des ondes dans les ténèbres, au bourdonnement du vent dans les cordages, et sous les sauts de la mer qui couvrait et découvrait le pont : c'était tout autour de nous une émeute de vagues. [...]

En mettant la tête hors de l'entrepont, je fus frappé d'un spectacle sublime. Le bâtiment avait essayé de virer de bord ; mais n'ayant pu y parvenir, il s'était affalé sous le vent. À la lueur de la lune écornée, qui émergeait des nuages pour s'y replonger aussitôt, on découvrait sur les deux bords du navire, à travers une brume jaune, des côtes hérissées de rochers. La mer boursoufflait ses flots comme des monts dans le canal où nous nous trouvions engouffrés ; tantôt ils s'épanouissaient en écumes et en étincelles ; tantôt ils n'offraient qu'une surface huileuse et vitreuse, marbrée de taches noires, cuivrées, verdâtres, selon la couleur des bas-fonds sur lesquels ils mugissaient. Pendant deux ou trois minutes, les vagissements de l'abîme et ceux du vent étaient confondus ; l'instant après, on distinguait le détalier des courants, le sifflement des récifs, la voix de la lame lointaine. De la concavité du

bâtiment sortaient des bruits qui faisaient battre le cœur aux plus intrépides matelots. La proue du navire tranchait la masse épaisse des vagues avec un froissement affreux, et au gouvernail des torrents d'eau s'écoulaient en tourbillonnant, comme à l'échappée d'une écluse. Au milieu de ce fracas, rien n'était aussi alarmant qu'un certain murmure sourd, pareil à celui d'un vase qui se remplit¹.

Décrit dans sa sauvagerie sublime comme dans sa propension à unir les deux infinis, l'océan est partie prenante de la wilderness qui se déploie sur terre, dans les plaines et forêts américaines². L'expérience du sublime de terreur tel que l'a théorisé Edmund Burke³ est continue — à

1. *Mémoires d'outre-tombe*, op. cit., t. I, livre VIII, chap. VII, p. 428-429.

2. C'est ce que note Pierre-Yves Pétillon, dans « De la mer en Amérique » : « Espace "sauvage et vaquant" en friche, hors cadastre, la wilderness englobe à la fois terre et mer, comme deux provinces s'inscrivant à titre égal dans le vaste projet américain de cartographier ce double territoire inédit, d'en inventorier flore et faune » (dans *La Mer, terreur et fascination*, sous la direction d'Alain Corbin et Hélène Richard, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 2004, p. 148).

3. Edmund Burke, *A Philosophical Enquiry into the Origin of Our Ideas of the Sublime and Beautiful* (1757) ; traduction française par Baldine Saint Girons : *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques Poche », 2009. Burke théorise un type de sublime fondé sur la stupeur, faisant entrer l'être dans un état de sidération manifestée par une paralysie due à l'ambivalence entre admiration et horreur. Le sublime burkéen ne passe pas simplement par la vision mais aussi par le son : le « murmure sourd » de l'eau qui entre dans le navire lors d'une tempête en mer ou les grondements de la cataracte de Niagara perçus par Chateaubriand relèvent de cette expérience du sublime ténébreux tel que Burke le décrit dans la deuxième partie de son essai (« Une sonorité excessive suffit seule pour subjuguier l'âme, suspendre son action et la remplir de terreur. Le bruit de vastes cataractes, d'orages déchaînés, du tonnerre, de l'artillerie, éveille

l'arrivée en Amérique, en Amérique, une fois l'Amérique quittée — car elle est autant liée à un territoire extérieur qu'à une représentation mentale née de l'exaltation du voyageur. C'est le credo exprimé par Chateaubriand dans Itinéraire de Paris à Jérusalem : « Les nobles pensées naissent des grands spectacles¹. » Les « courses » américaines sont avant tout des parcours d'espaces happés par l'exaltation du désir d'arpenter et de s'extasier, que la composition même du récit tend à rendre en précipitant certains temps morts du voyage et en dilatant au contraire certaines expériences vécues intensivement dans une communion avec le monde naturel, comme lors de l'épisode majeur de navigation dans la wilderness décrit dans le « Journal sans date » (p. 155 et suivantes).

Que reste-t-il donc de ce voyage concentré sur l'essentiel du parcours et dont le récit passe sous silence de nombreux passages développés plus tard par les Mémoires d'outre-tombe, Chateaubriand reprenant la matière de son expérience pour exprimer la quintessence même de ce qu'il avait vécu au Nouveau Monde ? C'est en se penchant sur la fabrique du texte que nous pourrons mieux

dans l'esprit une sensation grande et terrible [...]. » *Op. cit.*, p. 160.) En comparant le « beau » et le « sublime » comme catégories esthétiques, dans la troisième partie de son essai, Burke insiste sur l'aspect « sombre et ténébreux » inhérent au sublime et qui le différencie du beau, plus lumineux : « L'un ne saurait être obscur, l'autre doit être sombre et ténébreux, l'un est léger et délicat, l'autre solide et même massif » (*ibid.*, p. 215). Burke ajoute que « la terreur excite une tension anormale et de violentes émotions nerveuses » : « On voit aisément que tout ce qui est propre à produire une telle tension doit engendrer une passion semblable à la terreur et, par conséquent, être source de sublime » (*ibid.*, p. 224).

1. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* [1811], Folio classique, chap. VI, « Égypte », p. 483 : « Les nuits passées au milieu des vagues, sur un vaisseau battu de la tempête, ne sont point stériles pour l'âme, car les nobles pensées naissent des grands spectacles. »

prendre la mesure de la mosaïque mise en œuvre par l'auteur pour donner de la cohérence à son récit, reprenant pour une part la tradition des grands voyageurs.

L'alambic littéraire

Une première approche — globale — du Voyage en Amérique dévoile une structure tripartite marquée par une surdétermination de la partie introductive (« Avertissement », bref, suivi d'une « Préface », très longue, et d'une « Introduction », plus brève) et de la partie conclusive, qui n'en finit pas de conclure : l'« État actuel des Sauvages de l'Amérique septentrionale » fait le bilan au présent d'une situation qu'il n'a fait qu'entrevoir par le passé ; la conclusion intitulée « États-Unis » amorce une réflexion politique sur le devenir du pays, poursuivie et étendue par la section suivante, « Républiques espagnoles » ; enfin, une dernière section redouble la portée conclusive en s'intitulant « Fin du voyage », renouant le fil du parcours, intitulé « Le Voyage », interrompu au moment de l'exposé de l'histoire naturelle et de propos plus encyclopédiques portant sur les mœurs et coutumes des Indiens. Que signifie cette volonté de baliser et d'enchâsser le propos central — ce qu'il nomme « l'itinéraire ou le mémoire des lieux parcourus » — auquel il adjoint des propos sur les « mœurs des Sauvages » et « quelques esquisses de l'histoire naturelle de l'Amérique septentrionale » ? C'est là un procédé que reprendra Chateaubriand dans ses Mémoires d'outre-tombe, en ajoutant sa célèbre « Préface testamentaire », mais qu'il avait aussi employé dès la parution de ses premiers ouvrages, multipliant les préfaces. Il s'agit de prévenir toute critique éventuelle, de cautionner son propos afin de le garantir comme étant scientifique, fiable et crédible. Il sait très bien que son récit de voyage est un collage de multiples pages qu'il

rapproche les unes des autres de manière parfois artificielle. Il manifeste ainsi un souci de cohérence et de logique en l'enserrant dans un propos circonstanciel qui entend lui donner une forme d'architecture périphérique.

« L'Avertissement » commence pourtant par une provocation, affirmant que l'auteur n'a « rien à dire de particulier sur le Voyage en Amérique qu'on va lire ». Mais ce n'est qu'une prétérition puisque, après avoir exposé l'origine de ses pages (le « manuscrit original des Natchez »), il se sert de cet avertissement pour expliquer les raisons de l'absence de certains passages, justifiée par l'efficacité narrative et la crainte de la redite. Il s'agit surtout pour Chateaubriand d'exposer le plan de son ouvrage et de montrer sa logique sous-jacente derrière son aspect disparate : il flatte le lecteur en voulant le « familiariser » avec « le jeune voyageur » qu'il était par un fragment placé dans l'introduction de l'ouvrage puis rappelle le « soin » avec lequel il a « corrigé » certains passages toujours dans le but, en ajoutant d'autres écrits « entièrement neu[fs] », d'aller dans le sens de « l'intelligence du texte ». Chateaubriand est soucieux de prouver la cohérence de cet ensemble disparate, de ce collage de textes divers, car il sait que c'est ce qu'on va lui reprocher inmanquablement : il fait alors preuve de prudence lorsqu'il aborde un sujet qu'il sait être périlleux car en proie à la critique des spécialistes : la question des « Républiques espagnoles ». Son approche est personnelle (il dit ce qu'il aurait voulu faire quand il était en position politique favorable pour cela) et renseignée (il se fonde sur des « volumes imprimés » et des « mémoires »). Il s'agit de garantir à la fois la subjectivité modeste du propos et sa qualité scientifique. L'avertissement encadre en réalité les deux volumes des Œuvres complètes (t. VI et VII) et cherche donc à associer la préface, synthèse des voyages, « feuille de route de l'homme sur le globe », aux autres voyages qui remplissent le t. VII à la suite du Voyage en

Amérique. Là encore, il s'agit de montrer que rien n'est fait au hasard et que tout est pensé, dans cette « collection de [ses] voyages », sous l'angle du « nécessaire » et de l'utile.

Mais le rôle de ces textes périphériques introductifs est plus profond que cela : Chateaubriand cherche aussi implicitement à se considérer dans la lignée des grands voyageurs qui l'ont précédé sur le globe. C'est le rôle dévolu à la magistrale « Préface » qu'il donne à son Voyage en Amérique, vertigineux parcours d'érudit qui vaut pour un compendium de l'Histoire générale des Voyages de l'abbé Prévost. Chateaubriand puise abondamment sa matière chez Conrad Malte-Brun, dans son Précis de géographie universelle mais aussi dans les Annales des voyages, dont il donne une synthèse particulièrement structurée et élaborée. L'orientation de cette monumentale préface est chronologique et mène des origines des voyages (« les voyages remontent au berceau de la société », nous dit l'auteur) à leur plus récente actualité. Chateaubriand se montre un savant très au fait des évolutions de son temps et rachète quelque peu la naïveté illusionnée du jeune voyageur qu'il était alors, croyant pouvoir trouver à lui seul le passage du Nord-Ouest. Trente-six ans après, alors qu'il se replonge dans son parcours américain, il n'est pas tendre avec ses propres illusions d'antan et le jeune homme rêveur qu'il était. S'il revient avec distance sur son rousseauisme juvénile, c'est pour mieux conforter sa position actuelle d'auteur du Voyage en Amérique, tirant des leçons, avec le recul du savoir encyclopédique, sur ce qu'il fut. Il évoque « ce fameux passage qu'[il s'était] mis en tête de chercher, et qui fut la première cause de [son] excursion d'outre-mer ».

Le parcours intellectuel des voyageurs s'arrête en effet assez longuement autour de la question du passage du Nord-Ouest, qui fascinera également Jules Verne. La

quête des sources du Mississippi l'occupe aussi considérablement car il s'agit d'établir un lien avec sa propre quête : « *Tel est ce Mississippi, dont je parlerai dans mon Voyage* », déclare Chateaubriand (p. 107). L'on commence à percevoir que le propos préfaciel, lors même qu'il semble se noyer sous l'érudition la plus fastueuse au gré d'une remontée des temps chronologique, n'est en réalité que l'orientation d'une matière à des fins de préparation du propos central : le récit de son « itinéraire » en Amérique. Ne faut-il pas alors voir une preuve de modestie quelque peu jouée lorsque l'auteur déclare à la fin de la préface, après s'être comparé tout de même à Ulysse : « *Je viens me ranger dans la foule des voyageurs obscurs qui n'ont vu que ce que tout le monde a vu, qui n'ont fait faire aucun progrès aux sciences, qui n'ont rien ajouté au trésor des connaissances humaines* » (p. 111) ? Il s'agit bien de rejeter de nouveau le masque de l'explorateur (qu'il a voulu être sans succès) pour prendre celui du « *dernier historien des peuples de la terre de Colomb* », reprenant là une posture qui lui est très familière, celle du témoin ultime d'un monde disparu, et anticipant sur la position d'outre-tombe de ses Mémoires. La posture rétrospective est une constante chez Chateaubriand, nourrissant sa nostalgie d'un passé revécu par l'écriture comme un âge d'or mais surtout perçu dans le rétroviseur de l'âme comme un trésor éphémère qu'il s'agit de livrer à la postérité.

Les textes introductifs, paradoxalement, confortent le propos de l'auteur mais tournent aussi le dos à un passé dont on va feuilleter les plus belles pages, sélectionnées par l'auteur. Si l'introduction rappelle brièvement les circonstances du départ en Amérique, elle affiche surtout la volonté de Chateaubriand de glorifier son œuvre indirectement : le lecteur est sans cesse renvoyé à des livres antérieurs (qu'il est parfois censé avoir lu pour comprendre le propos tenu) et est invité à s'y reporter,

pour mieux montrer que son œuvre n'est autre chose qu'une immense mosaïque de textes, une toile littéraire où tout fonctionne en réseau et s'appelle mutuellement. Ainsi est justifiée la succession de fragments que l'on va lire : son opus magnus est à l'image du Voyage en Amérique lui-même, recomposé à partir de membra disjecta, de textes épars provenant d'autres œuvres ou d'extraits non encore employés.

Après le corps du récit — itinéraire et propos d'histoire naturelle ou de mœurs des Indiens —, Chateaubriand semble avoir du mal à conclure ou plutôt ne cesse de retarder la conclusion ultime, au point d'ajouter des notes pour mieux soutenir ses propos concernant notamment les ruines de l'Ohio, sachant là encore qu'il pourra être attaqué sur ce point épineux. Ainsi, l'architecte consolide les bases de son ouvrage, avec la crainte perpétuelle que tout cela ne s'effondre : le feuilleté des fragments, il le sait, peut prêter au passage de tous les vents contestataires, heurtant parfois la logique d'une narration en dents de scie, parfois difficile à suivre, à l'image du parcours heurté qui fut le sien en 1791-1792 sur les terres sauvages du Nouveau Monde. À quoi servent donc tous ces propos conclusifs, si ce n'est à inscrire dans la ligne continue du temps le propos qui a précédé ? La préface faisait le bilan du passé et le liait au présent des voyageurs ; la conclusion lie ce passé au présent actuel des États-Unis, fait le point sur la situation des « Sauvages de l'Amérique septentrionale » avant de se projeter dans l'avenir et d'imaginer, de manière prophétique, l'avenir de l'Amérique.

La véritable structure de l'œuvre est donc chronologique : bilan du passé — présent — avenir. Chateaubriand prend la posture qui lui plaît le plus, celle du savant et du prophète après avoir été le conteur de son expérience passée : « Après avoir raconté le passé, il me reste à compléter mon travail en retraçant le présent »

(p. 324). « Compléter » est sans aucun doute le terme essentiel qui permet de comprendre la logique structurale de l'ouvrage : Chateaubriand comble les blancs, opère des sutures, donne à l'ensemble hétéroclite une cohérence et une solidité, mais surtout, il oriente la matière du passé vers l'avenir en l'ancrant fortement dans le présent du propos et du constat argumenté et encyclopédique. « J'ai peint ce qui fut beaucoup plus que ce qui est » déclare-t-il (p. 324) en abordant le premier bilan conclusif de son ouvrage : il peindra alors ce qui sera après avoir fait le bilan amer du « génie américain » qui « a disparu ». Ouvrant le « registre mortuaire » des Indiens, il se livre à un exercice qui lui vaudra une certaine célébrité dans ses Mémoires, le fameux « appel des morts », chant du cygne saturé d'amertume qui fait le bilan de tous ceux qui lui étaient chers et qui ont disparu. La litanie des tribus indiennes décimées vaut pour le constat de la mort de ce monde qu'il a traversé, ouvrant vers les perspectives de l'outre-tombe dans les terres du Nouveau Monde. Que va-t-il advenir après un tel désastre ? Que faire aussi alors que les grands peuples indiens ont perdu leur nature primitive et authentique, abâtardis par l'alcool, les vices et la corruption, ce que constatera également Tocqueville avec amertume en 1831 lorsqu'il se rendra sur les pas de son oncle ? Le chant du cygne de l'Éden rousseauiste débouche sur le constat doublement tragique de la perte de la « Nouvelle-France », vendue par Napoléon : « Nous sommes exclus du nouvel univers, où le genre humain recommence » (p. 338). La France est ce nouvel Adam rejeté du Paradis et l'ombre de Milton plane sur les perspectives dessinées par Chateaubriand. Lui-même a été exclu de ce paradis du Nouveau Monde : ce qu'il a connu n'existe plus que dans les contrées amères de son esprit, amères mais aussi réjouissantes.

Si tout paradis est nécessairement perdu, ce que Marcel

Proust plus tard affirmera comme une vérité établie¹, il s'agit moins de se morfondre que d'envisager avec courage et résolution l'avenir qui se dresse devant nous. C'est la raison pour laquelle Chateaubriand conclut sans conclure, de manière ouverte, comme il le fera dans ses Mémoires, se présentant « un crucifix à la main » alors que la lune cède la place au soleil qui se lève, signe d'espoir pour les « peintres nouveaux » qui lui succéderont et reprendront le flambeau qu'il a porté. De même, l'Amérique renaîtra de ses cendres : la « conclusion » du Voyage en Amérique n'est autre qu'un panorama aussi vertigineux que celui de la préface, ne constatant pas le progrès des voyages et des découvertes menées par les explorateurs tout autour du globe mais les extraordinaires croissance et révolution qui ont eu lieu aux États-Unis depuis son départ. « Le Mississipi, le Missouri, l'Ohio, ne coulent plus dans la solitude » (p. 340) : le premier constat est la perte d'une innocence, d'un lien profond avec la nature au profit de la prolifération exacerbée de la technique et de la modernité : les routes sont autant de ramifications qui ruinent toute possibilité de renouer avec l'expérience qui fut la sienne alors. Il s'agit, par un tableau élargi de l'Amérique moderne, qui transforme « des lieux naguère sauvages » en lieux « cultivés et habités » (p. 342), de signer l'arrêt de mort de toute imitation possible : son voyage, son rapport exceptionnel avec la nature, cette solitude qu'il éprouva face

1. Voir la fin célèbre et magistrale de *Du côté de chez Swann* (1913) : « Les lieux que nous avons connus n'appartiennent pas qu'au monde de l'espace où nous les situons pour plus de facilité. Ils n'étaient qu'une mince tranche au milieu d'impressions contiguës qui formaient notre vie d'alors ; le souvenir d'une certaine image n'est que le regret d'un certain instant ; et les maisons, les routes, les avenues, sont fugitives, hélas, comme les années » (Folio classique, p. 574). « Les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus », ajoute l'auteur dans *Le Temps retrouvé* (1927) (Folio classique, p. 177).

au grand spectacle de la nature, tout cela ne peut plus être éprouvé désormais. Il entend bel et bien montrer que tous les espaces sauvages sont désormais cultivés et peuplés : « Il faut se représenter ces lacs du Canada, naguère si solitaires, maintenant couverts de frégates » (p. 347). Mais si la solitude et la pureté primitives ont été perdues, il s'est opéré une conversion des libertés : la liberté de « l'enfance des peuples » est devenue une liberté « de la vieillesse des peuples », « fille des lumières et de la raison », la « liberté des États-Unis » ayant remplacé celle des Indiens. Après le constat fataliste d'une mort des déserts et de la wilderness, Chateaubriand modère son constat : « L'Amérique habite encore la solitude » (p. 350). Il est encore possible de jouir d'une liberté primitive, mais pour combien de temps ?

Quel lien établir avec les considérations qui suivent sur les « Républiques espagnoles » si ce n'est cet hymne à la liberté, cette glorification de l'indépendance qui court sous l'exposé du tableau chronologique de l'émancipation progressive et souhaitée des peuples ? Il s'agit encore et toujours de liberté, celle qu'il a rêvée étant jeune, celle qu'il appréhende en son âge avancé par le miroir déformant des États-Unis et des Républiques espagnoles. La cohérence n'est plus simplement chronologique, mais ontologique : dès son jeune âge, Chateaubriand se présente comme épris de liberté, lui qui a voulu visiter une terre de liberté — l'Amérique — puis qui a combattu en faveur de la liberté, celle du peuple grec et surtout celle de la presse, qui sera une des grandes luttes de son existence. C'est qu'il en allait aussi de sa propre liberté, qu'il n'a cessé de manifester jusque dans la désinvolture avec laquelle il compose son Voyage en Amérique. La « Fin du voyage », après les excursus portant sur la situation politique américaine, renoue de manière surprenante avec le fil du parcours, suspendu depuis les dernières pages du « mémoire des lieux parcourus »

portant sur « quelques sites dans l'intérieur des Florides ». Chateaubriand pratique déjà là une liberté qui deviendra rituelle au sein des Mémoires d'outre-tombe, celle des « incidences », propos décrochés, souvent méditatifs, qui prennent brusquement de la hauteur par rapport à la linéarité de la narration. La retombée dans la logique du récit a surtout pour effet de boucler la boucle de l'itinéraire entrepris, suspendu, et de préparer la mise en scène du coup de théâtre, politique : la nouvelle — très retardée — de la fuite de Varennes et la volonté farouche de remplir son devoir auprès du roi en rentrant en France. En réalité, Chateaubriand fut plutôt pressé par des nécessités financières, n'ayant plus assez d'argent pour poursuivre son voyage. Alors, « plein d'illusions », réveillé de son doux rêve utopique par le son du canon de l'Histoire, dont il perçoit l'écho retardé, Chateaubriand se drape du sentiment du devoir et fait le bilan de son étrange conversion par le voyage : le « voyageur » envisagé est devenu « soldat » et le « bâton » comme « l'épée » se sont changés en « plume ». On pense là encore à la fameuse scène finale des Mémoires où, la plume déposée, il envisage de se munir du crucifix pour descendre dans sa tombe. À la toute fin du Voyage en Amérique, en bon poète, il apostrophe les « astres », « immobiles témoins de [ses] destinées vagabondes » (p. 367).

« L'itinéraire » et la tentation naturaliste

Si l'encadrement chronologique et ontologique de l'œuvre consolide l'édifice, entre synthèse du passé et coup d'œil d'aigle ou de géant porté sur l'avenir, le cœur même du récit semble malgré tout dissymétrique, composé d'un côté d'un « itinéraire » reconstitué de manière peu ou prou chronologique et de l'autre d'une synthèse encyclopédique sur la nature et la culture des Indiens. Comment concilier ce paradoxe structurel ? Philippe

Antoine a très bien montré que ce qui pouvait passer pour une hétérogénéité trouve une raison d'être dans le modèle proposé par les devanciers de Chateaubriand, notamment l'Histoire générale des Voyages de Prévost ou le Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale de l'Américain Carver, qui tous deux présentent un contenu séparé en deux parties distinctes et ont pu inspirer à Chateaubriand l'idée de « compartimenter des discours divers¹ » en les faisant voisiner et se succéder du subjectif à l'objectif, du propos d'impressions au propos rationnel. Dans l'ouvrage de Carver, la dominante du propos de la première partie est descriptive, comme pour Chateaubriand, et la deuxième s'attache aux mœurs des Indiens (« De l'origine, des usages, des mœurs, de la religion et du langage des Indiens ») ; la troisième partie, quant à elle, s'intéresse à l'histoire naturelle (« Des animaux, arbres et plantes de l'Amérique septentrionale »). Chateaubriand inverse seulement l'ordre du propos, conservant d'abord le propos descriptif au fil de son itinéraire, puis les propos d'histoire naturelle et enfin les textes concernant la culture indienne. Carver ajoutait une quatrième partie traitant des moyens d'établir des colonies commerçantes « dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale » et un plan de Richard Withworth « pour effectuer le projet de reconnaître par terre le Nord-Ouest de l'Amérique » mais qui « n'a pas eu lieu », exactement comme le projet de reconnaissance avorté de Chateaubriand... William Bartram, autre source essentielle de notre auteur², répartit différemment la matière dans

1. Voir Philippe Antoine, *Les Récits de voyage de Chateaubriand. Contribution à l'étude d'un genre*, Paris, Honoré Champion, 1997, p. 34-35.

2. Sur ce sujet, voir notre article « Imaginaires eschatologiques du paysage américain : Chateaubriand au miroir des Voyages de William Bartram », dans *Kultur — Landschaft — Raum*, dir. Marina Ortrud Hertrampf/Béatrice Nickel (Hrsg.), Stauffenburg,

ses Voyages (1776) : le propos descriptif est toujours corrélé à un propos scientifique tenu sur la nature. Il regroupe simplement les informations concernant la culture « des Américains aborigènes » dans la quatrième partie de son œuvre¹.

Si le propos encyclopédique de Chateaubriand est emprunté à de nombreuses sources et relève de la compilation savante, le propos de « l'itinéraire » pose davantage de problèmes de cohérence : le parcours est en effet intitulé « voyage » mais il est entrecoupé d'une lettre, d'un journal auquel il manque une datation précise et de pages descriptives (lacs du Canada, cours de l'Ohio, sites des Florides). S'ajoute à cela le fait que, Chateaubriand ne s'étant jamais rendu en Floride, il a dû recomposer et mettre en scène les descriptions traduites ou adaptées comme des scènes vues au fil d'un parcours totalement fictif. Quelle est donc la cohérence de tous ces fragments successifs, mis à part le parcours, qui semble cependant compromis car la chronologie comme les lieux sont à plusieurs reprises très flottants voire imprécis ou inexistants ? Chateaubriand donne l'impression de situer son héros voyageur dans un rêve où il passe de scènes en scènes en s'affranchissant des contraintes spatio-temporelles. Certes, il demeurerait difficile pour lui, trente-six ans après le voyage effectif, de se souvenir des dates exactes des différentes étapes de son parcours, les lieux étant plus aisément restituables, même s'il a pu

Verlan, Tübingen, 2018, p. 105-126. Nous traitons également de ce rapport aux sources de Bartram dans notre étude « Mésologie du Nouveau Monde : Chateaubriand face à la nature américaine », intervention au séminaire Mésologies à l'EHESS le 22 mai 2015, publié sur le site *Mésologiques — études des milieux* : <http://ecoumene.blogspot.fr/2016/09/mesologie-du-nouveau-monde.html#more>.

1. William Bartram, *Voyages [Travels]*, Paris, José Corti, coll. « Biophilia », 2013, p. 427-454.

s'aider des notes prises sur place ou à son retour en exil à Londres. La pratique du texte-ruine était déjà celle qui préexistait à la composition en mosaïque du Voyage en Italie (1806) alors que l'Itinéraire de Paris à Jérusalem (1811) était bien plus savamment composé, avec un itinéraire suivi de manière régulière et stricte du début à la fin du voyage. Dans le Voyage en Amérique, il s'agit bien davantage d'un travail de reconstitution « avec des fiches » qu'avec des « réminiscences personnelles », comme le rappelle Richard Switzer¹. Chateaubriand lui-même accrédite cette interprétation en prétextant une forme de confusion dans ses références textuelles et personnelles alors qu'il aborde le passage descriptif de l'intérieur des Florides, entièrement fictif : « Il est presque impossible de séparer ce qui est de moi de ce qui est de Bartram, ni souvent même de le reconnaître. Je laisse donc le morceau tel qu'il est » (p. 179).

La voix narrative est dès lors le seul élément de cohésion qui puisse donner un point de repère au lecteur : or, cette voix ne cesse de se référer à un manuscrit, véritable fil rouge de l'ordonnancement de la partie consacrée à l'itinéraire du voyageur. Cette caution, qui laisse discrètement entendre que le propos tenu est donc véridique puisque issu d'une source concrète, rédigée peu de temps après le voyage effectif, voire in situ, permet à Chateaubriand de s'autoriser toutes les audaces structurelles et de faire voisiner l'une après l'autre des pages disparates. Il semble bel et bien que l'on feuillette avec lui les souvenirs de son voyage au gré de sa mémoire ou de ses choix personnels, sans aucun souci d'exhaustivité mais à la manière d'un florilège, qui vaut pour un récit progressif et continu : « fragment », « morceau », « page détachée » qui « nous transporte » en un autre

1. Introduction au *Voyage en Amérique*, éd. Richard Switzer, op. cit., p. LXIX.

lieu, « commencement de journal » qui n'a que « l'indication des heures ». Chateaubriand cultive sciemment le manque et l'avorté, laissant même parfois parler le manuscrit à sa place en se cachant derrière sa caution : « Le manuscrit présente maintenant un aperçu général des lacs du Canada. » Si le « manuscrit manque », s'il y a des trous dans le parcours, il semble même s'en accommoder sans souci, à charge pour le lecteur de suivre comme il peut. Le propos lacunaire trouve une caution dans l'effet d'authenticité garanti par la mention récurrente du « manuscrit », renvoyant au mythe de l'écrivain qui puise dans la manne divulguée à l'orée de l'œuvre, celle des Natchez qu'il vient de faire paraître une année plus tôt chez Ladvocat.

To be continued : le Voyage en Amérique est une continuation, un épisode de plus qui vient se rattacher à ce que Marc Fumaroli appelle la « première grande galaxie en prose créée par Chateaubriand¹ » remontant à l'œuvre originelle, l'Essai sur les révolutions (1797). Le pari est risqué mais le rappel est néanmoins constant : la cohérence est aussi à percevoir dans la lignée éditoriale de ses Œuvres complètes en cours de parution chez Ladvocat. Le Voyage en Amérique est composé d'inédits avec les membra disjecta des Natchez, fragments tombés de l'épopée que l'auteur recolle pour composer la mosaïque nostalgique d'un Éden perdu. Car les fragments recollés sont toujours peu ou prou brisés : les sutures sont visibles, Chateaubriand les revendique même comme preuves de son travail d'architecte ou d'archéologue littéraire. Le coup de maître de Chateaubriand est d'avoir donné forme et consistance à un ouvrage recomposé à l'aide de fragments épars. Mais ce qui fait aussi de ce récit de voyage une œuvre aux éclats lumineux, ce sont les

1. Marc Fumaroli, *Chateaubriand. Poésie et Terreur*, op. cit., p. 321.

descriptions des paysages qui s'y trouvent logées comme des preuves du génie persistant de « l'Enchanteur¹ ».

Paysages du Nouveau Monde²

Composer avec les « solitudes » et les « déserts » du Nouveau Monde revient très souvent, pour Chateaubriand, à convertir son extase en données picturales et architecturales : de même qu'il voit très souvent les Indiens par le prisme des idéaux antiques, en rêvant en eux la résurrection de la simplicité des mœurs gréco-romaines, les espaces naturels deviennent à ses yeux culturels, du moins dans leur appréhension esthétique. Certes, le regard du voyageur, transmis par le recul de l'âge et la reprise des premiers textes teintés d'émotion rousseauiste, transcende souvent la réalité pour y voir germer les contours d'un idéal, tendant vers l'infini métaphysique. Mais lorsqu'il décrit la faune et la flore de l'Amérique, c'est bien contre la ville, Philadelphie quadrillée et monotone ; et

1. Tel est le surnom que lui avait donné Charles-Augustin Sainte-Beuve, l'un des critiques littéraires les plus influents du XIX^e siècle. Il devint vite proverbial pour désigner Chateaubriand. Dans un article du *Constitutionnel* daté du 18 mars 1850, Sainte-Beuve avait en effet rendu compte des huit premiers tomes des *Mémoires d'outre-tombe* qui venaient de paraître l'année précédente en égratignant Chateaubriand mais en louant aussi sa plume enchanteresse en ces termes : « [Ces *Mémoires*] sont peu aimables, en effet, et là est le grand défaut. Car pour le talent, au milieu des veines de mauvais goût et des abus de toute sorte, comme il s'en trouve d'ailleurs dans presque tous les écrits de M. de Chateaubriand, on y sent à bien des pages le trait du maître, la griffe du vieux lion, des élévations soudaines à côté de bizarres puérilités, et des passages d'une grâce, d'une suavité magique, où se reconnaissent la touche et l'accent de l'enchanteur... ».

2. Pour une étude plus exhaustive des paysages chez Chateaubriand, voir notre *Poétique du paysage dans l'œuvre de Chateaubriand* (Paris, Classiques Garnier, 2011).

son trop discipliné Delaware ne l'intéresse pas, lui qui préfère l'impair visuel, la brisure, marque du pittoresque depuis les théories de Gilpin¹. L'île de Saint-Pierre, ténébreuse, laisse présager que le Nouveau Monde qui s'annonce contient en lui le germe de sa propre destruction, si bien que Chateaubriand organise tous ses tableaux de la nature en fonction de cette dialectique de la mort-vie et de la vie-mort, en lui adjoignant d'un côté le modèle de la peinture, de l'autre celui de l'architecture. La palette du peintre contre l'esthétique de la ruine, tous deux unis par le regard du voyageur-poète.

Dans une note de l'Essai sur les révolutions concernant l'Amérique et ses errances avec Tulloch, Chateaubriand décrit le point commun qui les unit provisoirement : celui d'être « épris de nature ». Cet amour inconditionnel des grands espaces naturels se dit spontanément par le référent artistique. À la « frontière de la solitude », en « disciple de Rousseau », Chateaubriand magnifie son expérience de la wilderness en rendant poétiquement

1. L'Anglais William Gilpin (1724-1804) est considéré comme le théoricien majeur du pittoresque à la fin du XVIII^e siècle. Dans ses *Trois essais sur le beau pittoresque* (1792, traduit en français en 1799), il pose les fondements d'une nouvelle esthétique de la ligne brisée qui nourrira toute la conception romantique du paysage, s'opposant radicalement au classicisme et au néoclassicisme, qui prônent le modèle de la ligne droite et régulière. Dans *Le Paysage de la forêt* (1791), Gilpin considère le « beau pittoresque » comme relevant de « beautés fortuites », prenant l'exemple d'un « premier plan accidenté » où « un vieil arbre creux », « pourvu d'un membre mort, d'un rameau affaîssé, ou d'une branche qui dépérit » peut plaire à l'œil de l'esthète (*Le Paysage de la forêt*, traduit et préfacé par Joël Cornuault, Saint-Maurice, Éditions Premières Pierres, 2010, p. 32-33). Sur la question du pittoresque chez Chateaubriand, nous renvoyons à notre article « Le pittoresque entre peinture et littérature dans quelques paysages de Chateaubriand », dans *Le Pittoresque. Métamorphoses d'une quête dans l'Europe moderne et contemporaine*, études réunies par Jean-Pierre Lethuillier et Odile Parsis-Barubé, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 329-340.

une vue pittoresque ou une « soirée [...] magnifique » par de petites touches chromatiques ou des détails singuliers qui permettent au lecteur de ressentir et de voir littéralement la nature que lui-même a observée jadis à la manière d'un tableau vivant. Ainsi du tremblement pittoresque lorsque « le vent de la solitude [...] balance l'enseigne de l'auberge » où il trouve refuge, de la poésie ténébreuse — ballet infernal des serpents du lac Érié —, expérience des limites qui se retrouve dans le « vertige » des « montagnes sous-marines » qu'il contemple au fond des eaux du lac Supérieur. Là, il a une première révélation esthétique et métaphysique : « L'imagination s'accroît avec l'espace » (p. 152). Cette dilatation de l'âme au contact du sublime naturel, n'est-ce pas ce qu'il est venu chercher ? Il n'est alors pas étonnant de le voir en quête de « points d'optique » où poser son « œil de géant » pour lire à ciel ouvert le grand livre de la nature que Dieu lui offre à contempler : les îles et promontoires du lac Supérieur lui présentent la vastitude apte à combler avec euphorie ses désirs d'infini, les « plaines fluides et sans bornes du lac » lui rappelant l'illimité de l'océan. Le paysage cinétique, en mouvement, vu depuis un canot, est alors la meilleure manière de transporter le lecteur au cœur même de cette vie démesurée qui le subjugué et le transporte.

Le « Journal sans date » devient le bréviaire de cette vie végétale et céleste sublime : un traité de métaphysique à l'usage des poètes voyageurs. Alors que pour décrire les abords des lacs du Canada il avait pris le ton du géographe, énumérant les données précises qui caractérisent les lieux, le poétique prend le pas sur la statistique et le rêveur s'épanche avec le mouvement du canot. Cette harmonie s'exprime par la profusion végétale, animale (particulièrement les oiseaux, avec entre autres le tableau des dindes sauvages, repris de Bartram) et l'expression oxymorique du foisonnement visuel et de la fracture, la

ruine végétalisée. Cette invitation à la poésie métaphysique qu'est le « Journal sans date » demeure la synthèse de l'expérience américaine : les nuances des teintes des feuillages trahissent le regard du peintre mais le souci de l'harmonie des formes végétales relèvent de la vision de l'architecte, ou plutôt de l'archéologue. Même lorsque Chateaubriand pille Bartram, décrivant les Florides où il ne s'est jamais rendu, il réalise le tour de force de nous mystifier et de nous éblouir. C'est que son imaginaire travaille en profondeur les données textuelles relues à l'aune de sa propre perception de l'Amérique. Le petit détail qui fait vrai, l'indice d'exaltation, et surtout la suture harmonieuse, marient habilement les contraires : ces forêts, « aussi vieilles que le monde », annoncent un basculement cosmique de la vision, une révolution, au sens non plus politique mais astral, bref une harmonie des sphères végétales et architecturales inédite. Le voyageur s'efface et n'est plus que le témoin, le mémorialiste de la vie naturelle. La végétation labyrinthique est à l'image du jeune aventurier-poète qui cherche sa voie et sa voix, ayant déjà accouché à Combourg de sa vocation. Il s'agit à présent de la faire parler. La lumière fantastique qu'il perçoit dans cette forêt des origines, lieu d'une nouvelle naissance — celle de l'écrivain —, lui permet de réaliser la synthèse merveilleuse de la vie et de la mort, de ce cycle éternellement rejoué et dont il voit les rouages fonctionner devant lui. La nature américaine est une Bible ouverte de la Nature à ses premiers commencements. Nourri de cet imaginaire, Chateaubriand fait de la figure du voyageur qu'il était un chancre du Nouveau Monde, dont la richesse n'est pas dans les villes, mais dans la Nature : les débris végétaux, les pins tombés, une carcasse de chien perçue au détour d'un torrent sont autant de memento mori distribués sur le chemin initiatique du voyageur. À ces forces de mort, qui travaillent en profondeur le continent américain, Chateaubriand oppose

la puissance du rayonnement divin, « lueur scarlatine » du feu projeté sur les arbres, « mer de verdure » qui redéploie sur la forêt les ondes maritimes et leur saveur d'infini, teintes variées des pins et prodigalité végétale, dans un doux parfum de Genèse et de jeunesse perpétuée ad libitum, teintes en dégradé de vert des arbres, du plus clair au plus sombre. Dans la nature, Chateaubriand lit l'origine et l'avenir des hommes : loin d'eux, il n'a jamais été aussi proche de comprendre leur condition, et la sienne avec elle. L'expérience de la confrontation avec les Sauvages n'aura pas d'autre fonction que de révéler l'humanité qui, au fond, les habite et dont les hommes modernes, citadins et corrompus, sont dépourvus. Le vertige des montagnes sous-marines devient vertige ontologique où l'on découvre que l'homme n'est pas celui que l'on croit.

La recherche d'harmonie par la plume s'exprime, chez Chateaubriand, par la fascination pour la confluence des fleuves, dont il fera le symbole de sa condition humaine, pris entre le torrent de la Révolution et l'avènement d'un nouveau monde politique, initié par l'Empire napoléonien. Dans le Voyage en Amérique, la métaphore fluviale célèbre de la « Préface testamentaire » est en germe : comment expliquer alors que Chateaubriand s'appesantisse autant sur la « pompe extraordinaire » du confluent du Kentucky et de l'Ohio ? Comment comprendre autrement le tableau panoramique qu'il esquisse des rapides de l'Ohio, symbole de la force vitaliste de la nature, la personification des fleuves Tennessee et Cumberland puis du Missouri et du Mississippi en frères jumeaux ennemis jouant, sur le plan gigantesque de la lutte des fleuves, le mythe de Caïn et Abel pour se disputer la prééminence sur les vastes solitudes américaines ?

Chateaubriand laisse parfois sa plume épique pour reprendre le pinceau du peintre mais il ne se contente pas, dans ces pages recréées des « Sites de l'intérieur

des Florides », de traduire platement ses devanciers, majoritairement Bartram. Il met en scène le savoir et le dynamise par le concert des teintes des fleurs exotiques évoquées, alcées ou jacobées, et par l'effet poétique du vent qui met en mouvement la botanique et le chromatique. Chateaubriand ne décrit pas : il fait sentir et ressentir. La mise en mouvement et en perspective du monde naturel donne lieu à des scènes de la vie végétale : ainsi de l'œnothère pyramidale, description traduite de Bartram et pourtant dotée d'une vigueur certaine, prolongée par la petite scène cruelle de la dionée, tueuse d'insectes impitoyable. La grâce et la cruauté, la vie et la mort, toujours en balance dans ce monde qui nous avertit, sous la plume de Chateaubriand, de ne pas céder trop facilement aux attraits des belles apparences, nous préserve de croire trop naïvement que la vie est éternelle. La description du poisson d'or qui fait reluire un métal précieux dans ces solitudes liquides, le « fluide azuré » et les « couleurs changeantes » du ciel crépusculaire, l'étagement végétal des forêts, les jeux de lumières et de couleurs sur les arbres au soleil couchant, toute cette poésie de l'élévation et des astres, mettant en miroir la terre et le ciel, dans un concert d'épuration esthétique du monde, n'a pour but que de créer un effet de transcendance chez le lecteur et de signifier la présence-absence du divin derrière le rideau chamarré de la Nature. Ainsi du « spectacle » céleste panoramique que dépeint Chateaubriand, associant la lune et la « voûte du ciel » : il désigne ainsi tacitement le grand principe et le grand ordonnateur, le metteur en scène de la « pompe extraordinaire » qui renvoie l'homme à sa juste mesure. L'avertissement a été donné peu auparavant : « La nature se joue du pinceau des hommes » (p. 184). L'écrivain ne peut pas transcrire la totalité de l'expérience vécue mais simplement évoquer, ce qui est le fond même de la poésie. Les reflets diamantins de la lune, l'apaisement

d'une soirée silencieuse rythmée par le cœur battant de la nature, ce flux et reflux du lac déjà poétisé par Rousseau dans ses Rêveries, prélude à son contraire, la lente montée de l'orage, « tableau plein de grandeur » rappelant le dieu vengeur après le dieu rémunérateur. Tout joue des contrastes et ramène à la complexité profonde de la nature et de l'existence humaine face au divin. Alors, que retirer de cette expérience extatique au sein du « temple de la nature » que Baudelaire reprendra dans son sonnet « Correspondances » pour établir sa théorie de la synesthésie ? L'imaginaire architectural déployé par Chateaubriand pour décrire la vie végétale n'a d'autre but que de faire signe vers un « beau idéal » renouvelé, voisinant avec un sublime ténébreux tel qu'Edmund Burke l'avait théorisé peu auparavant : le motif du roc brisé fait entrer en scène un troisième acteur esthétique — le pittoresque — qui vient rompre avec la linéarité du beau classique. Dans la wilderness, Chateaubriand rebat les cartes esthétiques, ou plutôt les marie sous la double perspective, terrestre (le poète) et céleste (Dieu). L'homme est poète après Dieu : il tente de rendre l'éclat sur le mode mineur et imparfait de la plume devenue pinceau ou compas d'architecte. Il est réduit à rendre l'harmonie et la mesure de la démesure, consistant à s'éprouver dans sa chétive relativité, chétive mais tout de même sublime dans cet élan transcendant qui pousse à exprimer ce qui nous dépasse. Les arbres en terrasse à Apalachicola ne sont pas seulement un prétexte de la part de Chateaubriand pour échelonner son savoir emprunté de botaniste amateur : il s'agit surtout de construire un escalier esthétique qui monte vers le divin et dessine une perspective inatteignable. En gagnant ainsi ses galons d'écrivain comme de philosophe des solitudes, Chateaubriand n'en abandonne pas moins les valeurs terrestres et politiques. C'est pourquoi il se fait volontiers le chantre de la liberté, qui lui permet d'associer nature

et culture de manière inédite, traçant la voie aux transcendentalistes américains¹.

Le chantre de la liberté

Si Chateaubriand est déçu par les Indiens, pas assez sauvages et primitifs, dénaturés par les colons, emblématisés par la scène de pantomime grotesque initiée par le maître de danse improvisé, M. Viollet, si Washington lui paraît trop peu conforme à l'image du Cincinnatus qu'il rêvait en lui, mais toujours plus grand que Bonaparte (c'est la leçon du fameux parallèle qu'il établit entre eux), la Nature, elle, ne le déçoit pas. Elle est à la démesure de ce qu'il attendait : mieux, elle surpasse ses attentes. C'est qu'il y trouve au fond ce qu'il cherchait : la « liberté primitive » qu'il « retrouve enfin » après avoir quitté les langes rousseauistes. Avec ironie, Chateaubriand fait précéder la scène du renouement avec la liberté première de la scène de la danse grotesque des Indiens sous la houlette de M. Viollet. Il s'agit de relativiser la naïveté du jeune aventurier qu'il fut. La liberté, il ne la trouve d'abord que dans la Nature, loin des hommes : ou plutôt, il en retrouve d'abord trace dans les enfants sauvages et leur éducation. Reprenant le propos de sa lettre à Malesherbes avec des considérations d'ethnologue des peuples autochtones, il montre combien l'enfant sauvage n'obéit à personne et combien, « noble comme l'indépendance », personne ne lui obéit : les filles sont les égales sur ce point des garçons. Cette « liberté primitive » est le meilleur vecteur de l'égalité parmi les hommes. Le génie

1. Marc Fumaroli fait même remonter l'« idéal de vie "transcendentaliste" » à Rousseau, idéal qui consiste à « se retirer avec [soi]-même en ermite et poète », anticipant le « mythe de résistance » de Thoreau, et « dont Chateaubriand ne se départira jamais » (*Chateaubriand. Poésie et Terreur, op. cit.*, p. 324).

tutélaire Rousseau est encore là. Tempérée en note, l'extase panthéiste et libertaire du jeune voyageur est laissée telle quelle par Chateaubriand pour que l'on prenne la mesure de ses illusions : « Moi, j'irai errant dans mes solitudes », « je serai libre comme la nature ! » (p. 156). Avant la résistance civile de Thoreau, autre chantre de la Nature et de la liberté dans les solitudes, Chateaubriand rompt avec la civilisation (avant d'y retourner comme il se doit). L'ivresse de la liberté, non plus théorisée mais vécue, s'exprime par « l'idée de l'infini » qui « se présente à [lui] », le « calme formidable » qui, dans le « Journal sans date », lui livre la quintessence même de la liberté : le contact direct avec Dieu à travers les « merveilles » qu'il déploie devant lui. S'il déclare solennellement aux hommes absents « je vais jouir dans les forêts de l'Amérique de la liberté que vous m'avez rendue », c'est qu'il se sent « vivre comme une partie du grand tout » (p. 186). Telle est la liberté absolue : une sensation transcendante d'être davantage que ce que l'on est, sans les entraves de la société.

Mais la liberté n'est pas associée seulement à la Nature : elle est bien plus vaste et devient l'emblème de l'Amérique dans son ensemble. La conclusion de la section intitulée « État actuel des Sauvages de l'Amérique septentrionale » n'est autre qu'une méditation politique sur l'efficacité de l'esprit de liberté qui anime les États-Unis et l'a fait progresser, depuis son retour en France, de manière fulgurante. Cette ode au libéralisme, éloge du progrès industriel, trouverait sa racine dans l'alliance miraculeuse de la liberté et de la religion chez ce peuple. Les véritables « prodiges de la liberté » sont l'objet de la conclusion du Voyage en Amérique, qui distingue « deux espèces de liberté praticables », « filles des mœurs » et « fille des Lumières ». Alors que le jeune aventurier n'avait d'yeux que pour une seule forme de liberté, primitive, celle issue des mœurs, l'écrivain, avec le bénéfice

de l'âge et le recul du temps, constate le triomphe de la liberté issue de la raison, signe d'espoir qui atteste du fait que, malgré les ravages causés sur les peuplades indiennes et la conquête de la Nature repoussant toujours plus loin la frontière, « l'Amérique habite encore la solitude » (p. 350). Si les « Républiques espagnoles » n'ont fait que suivre les révolutions de leur patrie mère, c'est qu'elles n'ont pas été animées, comme les États-Unis, de cet « instinct de la liberté » qui transcende un peuple et lui ouvre les portes de l'avenir, car la liberté ne saurait être qu'un « principe puissant ». En se rendant en Amérique, le jeune Chateaubriand a recherché cette liberté première, naïve et spontanée, qui s'est convertie depuis en liberté raisonnée. La relecture du voyage entrepris est ainsi teintée de la nostalgie d'une illusion, ouverte sur la perspective raisonnée d'un futur prometteur, la Nature et la Culture étant animées d'un même élan. Demeure le sujet des Indiens, hommes primitifs qui ne parviennent pas à trouver leur place dans la société régie par la liberté, « fille des Lumières ».

Un ethnologue en herbe : considérations sur les Indiens

Chateaubriand n'est pas Claude Lévi-Strauss. Son immersion auprès des Indiens et la durée relative de son séjour, ainsi que ses connaissances empruntées sur le sujet de leurs mœurs ne sont pas de la même ampleur. Cependant, sa vision des Indiens nous renseigne sur sa manière de considérer l'idéal qu'il rattachait alors à ces alter ego, miroir d'une liberté originelle qu'il cherche à épouser pleinement. La menace révolutionnaire, les contraintes d'un jeune homme encore sans état, l'envie de découvrir le monde : tout pousse le jeune Chateaubriand

dans la nature américaine pour s'y ressourcer au contact des Indiens promus hommes de la nature à la manière de Rousseau. La projection déçoit fatalement, conformément à la structure dysphorique qui régit tout voyage mûri à l'avance. Les Indiens se présentent premièrement à Chateaubriand sous l'angle du grotesque et du tragique, grotesque de la gesticulation de la danse mal apprise qui ne cadre pas avec les attentes du voyageur, et tragique d'une dénaturation de héros devenus pantins des colons qui les manient comme des marionnettes. Les Indiens ont perdu de leur superbe et l'idéal s'effondre. Mais la plongée dans la wilderness vient peu à peu reconstruire l'édifice en ruine : le contact avec les Onondagas et leur sachem est l'occasion pour le jeune rousseauiste d'observer de près les mœurs des hommes de la nature, en adoptant le regard d'un ethnologue ; mais ce qu'il y voit est surtout une leçon de sagesse et d'humanité battant en brèche les tenants de l'idée selon laquelle l'homme est méchant par nature. L'hospitalité de ses hôtes, leurs danses réelles et non plus leurs pantomimes imposées par les colons, leurs rituels, décrits en détail, rachètent leur image écornée par une première approche précipitée et trompeuse. Le chemin initiatique reconstruit par l'auteur du Voyage en Amérique fait progresser le voyageur de la déception à l'euphorie : il s'agit d'une reconquête des idéaux à l'épreuve de la réalité. Dès lors, les artifices des hommes dits « civilisés » lui paraissent, par effet d'inversion, grotesques et mal établis : les défrichements hésitent sans trancher entre nature et culture, les logis et les bourgades des pionniers forment de « singulières hôtelleries », « caravansérails » orientaux déplacés et mal à leur place dans l'Extrême-Occident. À ces moyens incommodes de dormir, il préfère les « couches aériennes » des Indiens, plus poétiques et plus en harmonie avec la liberté naturelle : l'éloge de l'éducation des enfants par les Indiens n'est pas à comprendre autrement que dans cette lignée

rousseauiste (cette fois professée dans l'Émile) selon laquelle l'on s'éduque mieux soi-même à l'épreuve des difficultés que l'on rencontre. Mais le respect pour les adultes n'est pas pour autant bafoué, bien au contraire : les Indiens réalisent donc la prouesse, au cœur de la nature, de dépasser les mœurs civilisées en leur donnant une leçon d'éducation sage et mesurée, qui ne contraint pas l'indépendance naturelle des hommes.

Leur rapport à la Nature et à ses « bienfaits » ne se départ pas de cette idée d'harmonie, de quiétude et de sagesse qui demeure l'idéal incarné des théories de Rousseau que Chateaubriand percevait alors en actes, passant de la théorie à la pratique. Si le narrateur n'est pas dupe de ces illusions livresques et philosophiques, il prend un malin plaisir à montrer que le voyageur d'alors l'était, entièrement. Il s'agit de valoriser son propos, gage d'une narration sérieuse et d'un ouvrage de valeur, en prenant de la distance avec les fantaisies que l'on pourra lire. La description des Indiens pêchant dans le lac Érié, véritable scène ethnologique de la vie indienne, n'est pas exempte de dimension épique où l'Indien devient un héros qui affronte l'Enfer, tel un personnage homérique ou virgilien. Ainsi, tout est prétexte à mettre en valeur la supériorité des Indiens sur les colons et celle des hommes de la civilisation sur la terre qui est la leur : la wilderness. Qu'il loue la finesse d'ouïe des Indiens et la manière dont ils reconnaissent à des kilomètres les pas et les sons produits par les « chairs rouges », ou la manière dont ils poétisent les lieux naturels pour les annexer à leurs croyances animistes comme pour la « caverne du Grand Esprit », tout semble préparer la mise en récit du savoir qu'il a compilé sur leur mode de vie, regroupé dans la section « Mœurs des Sauvages ». Il y insiste fortement sur la chasse, les guerres et la religion, trois aspects fondateurs à ses yeux de la particularité indienne par rapport à la vie civilisée. La perspective est à la fois testimoniale (rapporter

l'organisation d'un monde en train de disparaître) et apologétique (défense et illustration de la richesse et de la grandeur d'organisation de la société indienne, injustement taxée de « primitive »).

Alors que la « Préface » du Voyage en Amérique avait loué la grandeur de la civilisation avec les progrès des explorateurs et des voyageurs, la section finale intitulée « État actuel des Sauvages de l'Amérique septentrionale » opère la synthèse du déclin programmé des Indiens. Le « registre mortuaire » qu'il ouvre ainsi anticipe sur le « monde mort » qu'il explorera dans les Mémoires d'outre-tombe, désignant l'univers disparu de son enfance et de sa jeunesse. La littérature demeure le conservatoire des mondes évanouis. Si « le génie américain a disparu », il ne le déplore pas de manière stérile mais essaie de contrer les ravages du temps et des hommes par la plume, se faisant le « dernier historien de ces peuples » (mais l'on sait que Tocqueville en reparlera longuement plus tard dans son ouvrage fondateur, De la démocratie en Amérique). Sous l'angle de la vanité, le devenir des Indiens demeure déjà écrit, inéluctable, si bien que tout ce qu'il a dit précédemment sur leurs mœurs, tant dans « l'itinéraire », la partie « voyage », que dans la section plus encyclopédique intitulée « mœurs des Indiens », devient un précieux témoignage et s'en trouve redoré du prestige de l'ultime. Il ne faut pas s'y tromper : la mise en scène rhétorique sert la mise en relief du propos. La posture du « dernier qui » sert la valorisation de Chateaubriand lui-même et favorise la pente déclinante de sa rêverie mélancolique et nostalgique sur la fin des empires et des civilisations : son ouvrage se termine avec les mentions réitérées du déclin de plusieurs mondes. Tout s'effondre, ou plutôt s'est déjà effondré : Chateaubriand tient le registre des morts. Ainsi de la nostalgie d'une grandeur passée de la France, de son empire colonial perdu, celui de la Nouvelle-France, alors que le

Nouveau Monde n'est autre qu'un continent prometteur, où « le genre humain recommence ». Cette occasion manquée — et gâchée —, imputable d'ailleurs à Bonaparte qui a revendu, en 1803, le territoire de la Nouvelle-France, demeure un chant du cygne qui ne trompe personne : n'est-ce pas ce monde naïf de sa jeunesse que regrette Chateaubriand, et, derrière lui, l'Ancien Régime mort et enterré ? Empreints d'une saveur amère de vanités, les dernières paroles du Voyage en Amérique anticipent sur les Mémoires d'outre-tombe qui lui voleront d'ailleurs nombre de pages teintées de l'obscurité mélancolique et savoureuse du voyageur, cette fameuse « tristesse du bonheur » qu'évoque l'auteur désenchanté de son rêve.

En l'Amérique, Chateaubriand a surtout vu la Nature et entrevu l'Histoire et la société, comme il a croisé Washington, vraisemblablement plus avant de repartir qu'à son arrivée. S'il s'aventure en pèlerinage sur les lieux des champs de bataille de Lexington, près de Boston, ce n'est qu'un détour avant son entrée dans la Grande Nature. Entrevoir l'Histoire lui permet de la tenir à distance, comme il maintient les hommes loin de lui pour mieux les voir avec des yeux neufs, dessillés par l'expérience du Moi face à un monde vierge et neuf : il médite sur la mort non au contact des êtres civilisés mais en la percevant à l'œuvre derrière le filtre des apparences. Le « calme formidable » qui l'entoure lors de sa navigation retranscrite dans le « Journal sans date » lui révèle que la mort est au fond de la vie, ce que confirme un cadavre de chien perdu au sein de la prodigalité liquide et végétale. Chateaubriand n'en oublie pas la civilisation pour autant : les ruines de l'Ohio, qui ont fait couler beaucoup d'encre, le font rêver sur l'identité mystérieuse d'un peuple qui aurait vécu là, au sein des charmes de la vie sauvage, mais qui a disparu. Il s'interroge alors sur le peu de chose qu'est une vie humaine, sur la fragilité des civilisations, qui peuvent tout aussi bien désigner celle dont il est lui-même

issu. Il entrevoit l'avenir funeste de son propre monde, de sa propre vie, l'infiniment petit, comme l'œnothère pyramidale démarquée de Bartram lui donne une leçon sur lui-même : la vie éphémère de cette plante¹ lui renvoie le miroir tragique de sa destinée. L'illusion panthéiste n'est alors peut-être qu'un moyen de se rassurer et de choisir sa propre fin en se consumant au sein du grand Tout, en se vaporisant l'âme de la griserie d'une sortie de son corps momentanée, transcendant l'ambiguïté faite de mélancolie et d'euphorie qui place la vie dans un éternel balancement entre deux tendances contraires. Partir en Amérique consisterait alors pour le jeune homme à tenter l'impossible : vivre pleinement hors de soi quand le Moi a été trop contraint par le monde qui l'entourait.

Les contours changeants d'une fascination

Chateaubriand ne consacre qu'une seule ligne à New York : la future reine des hauteurs et le symbole de l'Amérique triomphante est encore à naître. C'est ce que rappelle Paul Morand qui, dans New York (1930), s'inscrit dans la lignée de Chateaubriand et explique la révolution qui s'est produite depuis qu'il a quitté l'Amérique. Cette révélation, c'est la naissance de New York, sa croissance qui, depuis lors, a fasciné et fascine toujours les écrivains français, au détriment, parfois, du reste de l'Amérique :

À la fin du XVIII^e siècle, New York n'est encore qu'une ville d'importance secondaire et fait médiocre figure

1. Elle représente, en précipité, la brièveté de la vie puisqu'elle « commence à s'entrouvrir » le soir et se fane « vers la moitié du matin » pour mourir « à midi ». Voir le *Voyage en Amérique*, p. 182.

à côté de Boston et de Philadelphie. La plupart des voyageurs du temps ne la mentionnent pas. À quoi doit-elle donc le rang qu'elle tient actuellement ? Au début du XIX^e siècle, l'Amérique entière s'est transformée, jusqu'à devenir méconnaissable. Lorsque trente ans après *Atala*, Chateaubriand reprend la rédaction de son voyage, à l'occasion de la publication de ses *Mémoires d'outre-tombe*, il est obligé de décrire un tout autre pays que celui qu'il a connu. [...] Ce qui est vrai des États-Unis l'est plus encore de New York. La grande cause de sa croissance fut la création par le Witt Clinton, en 1825, du canal de l'Érié qui, en reliant les Grands Lacs intérieurs à l'océan, plaça New York à la tête de tout le réseau des voies d'eau américaines¹ [...].

La fascination pour New York va peu à peu servir d'écran masquant, pour les écrivains français du XX^e siècle, ou plutôt synthétisant, la grandeur américaine. Par ses buildings novateurs (même si le premier building a été érigé à Chicago), par sa position cardinale rappelée par Paul Morand, New York devient le port d'entrée des États-Unis. L'Amérique sauvage de Chateaubriand, ce monde où Philadelphie et Boston étaient les villes les plus importantes, est désormais bel et bien révolue. New York a avalé l'Amérique et est devenu le pôle d'attraction des écrivains voyageurs. Ainsi, Albert Camus traîne ses insomnies à Manhattan : « Par-dessus les sky-scrapers, à travers des centaines de milliers de hauts murs », il entend « un cri de remorqueur » qui vient le ranimer « au cours de la nuit » et lui faire brusquement prendre conscience de la conformation du lieu où il se trouve, un « désert de fer et de ciment » qui n'est autre qu'une « île² ».

1. Paul Morand, *New York* [1929], Paris, Flammarion, 1981 ; rééd. coll. « GF », 1988, p. 34-35.

2. Albert Camus, *Voyages*, « De New York au Canada », Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1978, p. 41.

De Voyage au bout de la nuit de Céline (1932) à Récits d'Ellis Island (1980) de Georges Perec qui mentionnent cette « île des larmes », le désenchantement du rêve américain s'inscrit toujours dans le paysage urbain de New York, emblème de l'Amérique. L'Amérique est urbaine. Mais que deviennent alors les grands espaces naturels sous la plume des écrivains voyageurs français, chantés par Sur la route (1957) de Jack Kerouac — exaltation du parcours des grands espaces et de la vitesse et témoignage de la fascination pour un être qui les quintessencie — ou exaltés par Walden (1854) de Thoreau, qui fait l'éloge de la vie simple et philosophique au contact de la nature transcendentalisée ? Encore plein de Jules Verne, Julien Gracq s'intéresse aux paysages industriels de l'Amérique profonde, aux chemins de fer déclinants, aux campagnes du « Middle West », rejetant New York pour son « inhumanité¹ ». Jean Baudrillard délaissera de même la vision de l'urbanité consumériste américaine, la perçant à nu avec son regard de sociologue, lui préférant la vastitude des déserts, ô combien plus enchanteresse et révélatrice à ses yeux de l'essence même de l'Amérique :

L'Amérique entière est pour nous un désert. La culture y est sauvage : elle y fait le sacrifice de l'intellect et de toute esthétique, par transcription littérale dans le réel. Sans doute a-t-elle gagné cette sauvagerie du fait du décentrement originel vers des terres vierges, mais sans doute aussi sans le vouloir des Indiens qu'elle a détruits. L'Indien mort reste le garant mystérieux des mécanismes primitifs, jusque dans la modernité des images et des techniques².

1. Julien Gracq, *Lettrines 2* (1974), dans *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 368-384.

2. Jean Baudrillard, *Amérique*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1986 ; rééd. Le Livre de Poche, coll. « Biblio essais », 1988, p. 97.

Pourquoi dès lors lire Chateaubriand et son Voyage en Amérique, maintenant que cette Amérique-là, celle de la fin du XVIII^e siècle, est désormais bel et bien morte ? Pour ce que cette œuvre nous apprend de ce monde oublié, des racines de l'Amérique qui s'y révèlent, de l'écrivain mémorialiste qui s'y ébauche, des chimères qu'il y a entretenues et qui sont, au fond, celles de tout homme voyageant vers un monde nouveau.

SÉBASTIEN BAUDOIN

Note sur l'édition

Le texte que nous éditons est celui de l'édition Lad-vocat (1827), figurant aux tomes VI et VII des *Œuvres complètes* de Chateaubriand. Nous avons modernisé l'orthographe des finales verbales (« -oit » corrigé en « -ait ») mais conservé l'orthographe des noms propres telle que Chateaubriand l'a employée, même quand elle s'avère fautive ou quand elle a depuis évolué. Pour ces noms propres, nous rétablissons l'orthographe moderne ou corrigée dans les notes en fin de volume. De même, l'orthographe des noms communs et la ponctuation sont celles de l'auteur.

Dans le texte, les notes de bas de page, appelées par des astérisques (*), sont de Chateaubriand.

Les noms propres suivis d'une étoile noire (★) renvoient au répertoire des voyageurs.

S. B.

VOYAGE
EN AMÉRIQUE

AVERTISSEMENT

Je n'ai rien à dire de particulier sur le *Voyage en Amérique* qu'on va lire ; le récit en est tiré, comme le sujet des *Natchez*, du manuscrit original des *Natchez* même¹ : ce *Voyage* porte en soi son commentaire et son histoire.

Mes différents ouvrages offrent d'assez fréquents souvenirs de ma course en Amérique² : j'avais d'abord songé à les recueillir et à les placer sous leur date dans ma narration, mais j'ai renoncé à ce parti pour éviter un double emploi ; je me suis contenté de rappeler ces passages : j'en ai pourtant cité quelques-uns, lorsqu'ils m'ont paru nécessaires à l'intelligence du texte, et qu'ils n'ont pas été trop longs.

Je donne, dans l'*Introduction*, un fragment des *Mémoires de ma vie*³, afin de familiariser le lecteur avec le jeune voyageur qu'il doit suivre outre-mer. J'ai corrigé avec soin la partie déjà écrite ; la partie qui relate les faits postérieurs à l'année 1791, et qui nous amène jusqu'à nos jours, est entièrement neuve.

En parlant des républiques espagnoles, j'ai raconté (en tout ce qu'il m'était *permis* de raconter) ce que j'aurais désiré faire dans l'intérêt de ces États naissants, lorsque ma position politique me donnait quelque influence sur les destinées des peuples⁴.

Je n'ai point été assez téméraire pour toucher à ce

grand sujet, avant de m'être entouré des lumières dont j'avais besoin. Beaucoup de volumes imprimés et de mémoires inédits m'ont servi à composer une douzaine de pages. J'ai consulté des hommes qui ont voyagé et résidé dans les républiques espagnoles : je dois à l'obligeance de M. le chevalier d'Esménard* des renseignements précieux sur les emprunts américains.

La préface qui précède le *Voyage en Amérique* est une espèce d'histoire des voyages : elle présente au lecteur le tableau général de la science géographique, et, pour ainsi dire, la *feuille de route* de l'homme sur le globe¹.

Quant à mes voyages en Italie, il n'y a de connu du public que ma lettre adressée de Rome à M. de Fontanes, et quelques pages sur le Vésuve : les lettres et les notes qu'on trouvera réunies à ces opuscules n'avaient point encore été publiées.

Je n'ai ajouté à ces deux volumes de voyages que les pièces et documents strictement nécessaires pour justifier les faits, ou les raisonnements du texte. Ces deux volumes avec les trois volumes de l'*Itinéraire*, déjà réimprimés dans les *Œuvres complètes*, forment et achèvent la collection de mes Voyages².

PRÉFACE *

Les voyages sont une des sources de l'histoire : l'histoire des nations étrangères vient se placer, par la narration des voyageurs, auprès de l'histoire particulière de chaque pays.

Les voyages remontent au berceau de la société : les livres de Moïse nous représentent les premières migrations des hommes. C'est dans ces livres que nous voyons le Patriarche conduire ses troupeaux aux plaines de Chanaan, l'Arabe errer dans ses solitudes de sable, et le Phénicien explorer les mers.

Moïse fait sortir la seconde famille des hommes des montagnes de l'Arménie ; ce point est central par rapport aux trois grandes races jaune, noire et blanche : les Indiens, les Nègres et les Celtes ou autres peuples du nord.

Les peuples pasteurs se retrouvent dans Sem, les peuples commerçants dans Cham, les peuples militaires

* Obligé de resserrer un tableau immense dans le cadre étroit d'une préface, je crois pourtant n'avoir omis rien d'essentiel. Si cependant des lecteurs, curieux de ces sortes de recherches, désiraient en savoir davantage, ils peuvent consulter les savants ouvrages des d'Anville, des Robertson, des Gosselin, des Malte-Brun, des Walkenaër, des Pinkerton, des Rennel, des Cuvier, des Jomard, etc.

dans Japhet. Moïse peupla l'Europe des descendants de Japhet : les Grecs et les Romains donnent Japetus pour père à l'espèce humaine.

Homère, soit qu'il ait existé un poète de ce nom, soit que les ouvrages qu'on lui attribue n'offrent qu'un recueil des traditions de la Grèce, Homère nous a laissé dans l'*Odyssée* le récit d'un voyage¹ ; il nous transmet aussi les idées que l'on avait dans cette première antiquité, sur la configuration de la terre : selon ces idées, la terre représentait un disque environné par le fleuve Océan. Hésiode a la même cosmographie.

Hérodote, le père de l'Histoire comme Homère est le père de la Poésie², était comme Homère un voyageur. Il parcourut le monde connu de son temps. Avec quel charme n'a-t-il pas décrit les mœurs des peuples ? On n'avait encore que quelques cartes côtières des navigateurs phéniciens et la mappemonde d'Anaximandre corrigée par Hécatee : Strabon cite un itinéraire du monde de ce dernier.

Hérodote ne distingue bien que deux parties de la terre, l'Europe et l'Asie ; la Libye ou l'Afrique ne semblerait, d'après ses récits³, qu'une vaste péninsule de l'Asie. Il donne les routes de quelques caravanes dans l'intérieur de la Libye et la relation succincte d'un voyage autour de l'Afrique. Un roi d'Égypte, Nécros, fit partir des Phéniciens du golfe Arabique : ces Phéniciens revinrent en Égypte par les colonnes d'Hercule ; ils mirent trois ans à accomplir leur navigation, et ils racontèrent qu'ils avaient vu le soleil à leur droite. Tel est le fait rapporté par Hérodote.

Les anciens eurent donc, comme nous, deux espèces de voyageurs : les uns parcouraient la terre, les autres les mers. À peu près à l'époque où Hérodote écrivait, le Carthaginois Hannon* accomplissait son *Périple*^{*4}.

* Je l'ai donné tout entier dans l'*Essai historique*.

Il nous reste quelque chose du recueil fait par Scylax* des excursions maritimes de son temps.

Platon nous a laissé le roman de cette Atlantide où l'on a voulu retrouver l'Amérique¹. Eudoxe*, compagnon de voyage du philosophe, composa un itinéraire universel dans lequel il lia la géographie à des observations astronomiques.

Hippocrate* visita les peuples de la Scythie : il appliqua les résultats de son expérience au soulagement de l'espèce humaine.

Xénophon* tient un rang illustre parmi ces voyageurs armés, qui ont contribué à nous faire connaître la demeure que nous habitons.

Aristote, qui devançait la marche des lumières, tenait la terre pour sphérique ; il en évaluait la circonférence à quatre cent mille stades ; il croyait, ainsi que Christophe Colomb le crut, que les côtes de l'Hespérie étaient en face de celles de l'Inde. Il avait une idée vague de l'Angleterre et de l'Irlande, qu'il nomme Albion et Jerne ; les Alpes ne lui étaient point inconnues, mais il les confondait avec les Pyrénées.

Dicéarque*, un de ses disciples, fit une description charmante de la Grèce, dont il nous reste quelques fragments, tandis qu'un autre disciple d'Aristote, Alexandre le Grand, allait porter le nom de cette Grèce jusque sur les rivages de l'Inde. Les conquêtes d'Alexandre opérèrent une révolution dans les sciences comme chez les peuples.

Androstène*, Néarque* et Onésicritus*² reconnurent les côtes méridionales de l'Asie. Après la mort du fils de Philippe, Séleucus Nicanor* pénétra jusqu'au Gange ; Patrocle³, un de ses amiraux, navigua sur l'océan Indien. Les rois grecs de l'Égypte ouvrirent un commerce direct avec l'Inde et la Taprobane ; Ptolémée Philadelphie* envoya dans l'Inde des géographes et des flottes ; Timosthène* publia une description de tous

les ports connus, et Ératosthène* donna des bases mathématiques à un système complet de géographie. Les caravanes pénétraient aussi dans l'Inde par deux routes : l'une se terminait à Palibothra en descendant le Gange ; l'autre tournait les monts Imaüs.

L'astronome Hipparque* annonça une grande terre qui devait joindre l'Inde à l'Afrique : on y verra si l'on veut l'univers de Colomb.

La rivalité de Rome et de Carthage rendit Polybe* voyageur, et le fit visiter les côtes de l'Afrique jusqu'au mont Atlas, afin de mieux connaître le peuple dont il voulait écrire l'histoire. Eudoxe de Cyzique* tenta, sous le règne de Ptolémée Physcon et de Ptolémée Lathyre, de faire le tour de l'Afrique par l'ouest ; il chercha aussi une route plus directe pour passer des ports du golfe Arabique aux ports de l'Inde.

Cependant les Romains, en étendant leurs conquêtes vers le nord, levèrent de nouveaux voiles : Pythéas de Marseille* avait déjà touché à ces rivages d'où devaient venir les destructeurs de l'empire des Césars¹. Pythéas navigua jusque dans les mers de la Scandinavie, fixa la position du cap Sacré et du cap Calbium (Finistère) en Espagne, reconnut l'île Uxisama (Ouessant), celle d'Albion, une des Cassitérides des Carthaginois, et surgit à cette fameuse Thulé dont on a voulu faire l'Islande, mais qui, selon toute apparence, est la côte du Jutland.

Jules César* éclaircit la géographie des Gaules, commença la découverte de la Germanie et des côtes de l'île des Bretons : Germanicus* porta les aigles romaines aux rives de l'Elbe.

Strabon*², sous le règne d'Auguste, renferma dans un corps d'ouvrage les connaissances antérieures des voyageurs, et celles qu'il avait lui-même acquises. Mais si sa géographie enseigne des choses nouvelles sur quelque partie du globe, elle fait rétrograder la science sur quelques points : Strabon distingue les îles Cassitérides

de la Grande-Bretagne, et il a l'air de croire que les premières (qui ne peuvent être dans cette hypothèse que les Sorlingues) produisaient l'étain : or l'étain se tirait des mines de Cornouailles, et lorsque le géographe grec écrivait, il y avait déjà longtemps que l'étain d'Albion arrivait au monde romain à travers les Gaules.

Dans la Gaule ou la Celtique, Strabon supprime à peu près la péninsule armoricaine ; il ne connaît point la Baltique, quoiqu'elle passât déjà pour un grand lac salé, le long duquel on trouvait la *côte de l'Ambre jaune*, la Prusse d'aujourd'hui.

À l'époque où florissait Strabon, Hippalus*¹ fixa la navigation de l'Inde par le golfe Arabique, en expérimentant les vents réguliers que nous appelons *moussons* : un de ces vents, le vent du sud-ouest, celui qui conduisait dans l'Inde, prit le nom d'*Hippale*. Des flottes romaines partaient régulièrement du port de Bérénice vers le milieu de l'été, arrivaient en trente jours au port d'Océlis ou à celui de Cané dans l'Arabie, et de là en quarante jours à Muziris, premier entrepôt de l'Inde. Le retour, en hiver, s'accomplissait dans le même espace de temps ; de sorte que les anciens ne mettaient pas cinq mois pour aller aux Indes et pour en revenir. Pline* et le Périple de la mer Érythréenne² (dans les petits géographes) fournissent ces détails curieux.

Après Strabon, Denis le Périégète*, Pomponius Mela*, Isidore de Charax*, Tacite* et Pline*³ ajoutent aux connaissances déjà acquises sur les nations. Pline surtout est précieux par le nombre des voyages et des relations qu'il cite. En le lisant nous voyons que nous avons perdu une description complète de l'empire romain faite par ordre d'Agrippa, gendre d'Auguste ; que nous avons perdu également des Commentaires sur l'Afrique par le roi Juba, commentaires extraits des livres carthaginois ; que nous avons perdu une relation des îles Fortunées par Statius Sebosus*⁴, des

Mémoires sur l'Inde par Sénèque, un Périples de l'historien Polybe* ; trésors à jamais regrettables. Pline sait quelque chose du Thibet ; il fixe le point oriental du monde à l'embouchure du Gange ; au nord, il entrevoit les Orcades ; il connaît la Scandinavie, et donne le nom de *golfe Codan* à la mer Baltique.

Les anciens avaient à la fois des cartes routières et des espèces de livres de poste¹ : Végèse* distingue les premières par le nom de *picta*, et les seconds par celui d'*annotata*. Trois de ces itinéraires nous restent : l'*Itinéraire d'Antonin*, l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* et la *Table de Peutinger*². Le haut de cette table, qui commençait à l'ouest, a été déchiré ; la Péninsule espagnole manque, ainsi que l'Afrique occidentale ; mais la table s'étend à l'est jusqu'à l'embouchure du Gange, et marque des routes dans l'intérieur de l'Inde. Cette carte a vingt et un pieds de long, sur un pied de large ; c'est une zone ou un grand chemin du monde antique.

Voilà à quoi se réduisaient les travaux et les connaissances des voyageurs et des géographes avant l'apparition de l'ouvrage de Ptolémée*³. Le monde d'Homère était une île parfaitement ronde, entourée, comme nous l'avons dit, du fleuve Océan. Hérodote fit de ce monde une plaine sans limites précises, Eudoxe de Cnide* le transforma en un globe d'à peu près treize mille stades de diamètre ; Hipparque et Strabon lui donnèrent deux cent cinquante-deux mille stades de circonférence, de huit cent trente-trois stades au degré. Sur ce globe on traçait un carré, dont le long côté courait d'occident en orient ; ce carré était divisé par deux lignes, qui se coupaient à angle droit : l'une, appelée le *diaphragme*, marquait de l'ouest à l'est la longueur ou la *longitude* de la terre ; elle avait soixante-dix-sept mille huit cents stades⁴ ; l'autre, d'une moitié plus courte, indiquait du nord au sud la largeur ou la *latitude* de cette terre ; les supputations commencent au méridien d'Alexandrie.

Par cette géographie qui faisait la terre beaucoup plus longue que large, on voit d'où nous sont venues ces expressions impropres de *longitude* et de *latitude*.

Dans cette carte du monde habité se plaçaient l'Europe, l'Asie et l'Afrique : l'Afrique et l'Asie se joignaient aux régions australes, ou étaient séparées par une mer qui raccourcissait extrêmement l'Afrique. Au nord les continents se terminaient à l'embouchure de l'Elbe, au sud vers les bords du Niger, à l'ouest au cap Sacré, en Espagne, et à l'est aux bouches du Gange ; sous l'équateur une zone torride, sous les pôles une zone glacée, étaient réputées inhabitables.

Il est curieux de remarquer que presque tous ces peuples appelés *Barbares*, qui firent la conquête de l'Empire romain, et d'où sont sorties les nations modernes, habitaient au-delà des limites du monde connu de Pline et de Strabon, dans des pays dont on ne soupçonnait pas même l'existence.

Ptolémée, qui tomba néanmoins dans de graves erreurs, donna des bases mathématiques à la position des lieux. On voit paraître dans son travail un assez grand nombre des nations sarmates. Il indique bien le Wolga, et redescend jusqu'à la Vistule.

En Afrique il confirme l'existence du Niger, et peut-être nomme-t-il Tombouctou dans Tucabath ; il cite aussi un grand fleuve qu'il appelle *Gyr*.

En Asie, son pays des Sines n'est point la Chine, mais probablement le royaume de Siam. Ptolémée suppose que la terre d'Asie, se prolongeant vers le midi, se joint à une terre inconnue, laquelle terre se réunit par l'ouest à l'Afrique. Dans la Sérique de ce géographe il faut voir le Thibet, lequel fournit à Rome la première grosse soie.

Avec Ptolémée finit l'histoire des voyages des anciens, et Pausanias^{*1} nous fait voir le dernier cette Grèce antique, dont le génie s'est noblement réveillé de nos

jours à la voix de la civilisation nouvelle¹. Les nations barbares paraissent ; l'Empire romain s'écroule ; de la race des Goths, des Francs, des Huns, des Slaves, sortent un autre monde et d'autres voyageurs.

Ces peuples étaient eux-mêmes de grandes caravanes armées, qui, des rochers de la Scandinavie et des frontières de la Chine marchaient à la découverte de l'Empire romain. Ils venaient apprendre à ces prétendus maîtres du monde qu'il y avait d'autres hommes que les esclaves soumis au joug des Tibère et des Néron ; ils venaient enseigner leur pays aux géographes du Tibre : il fallut bien placer ces nations sur la carte ; il fallut bien croire à l'existence des Goths et des Vandales quand Alaric et Genseric eurent écrit leurs noms sur les murs du Capitole. Je ne prétends point raconter ici les migrations et les établissements des Barbares ; je chercherai seulement dans les débris qu'ils entassèrent, les anneaux de la chaîne qui lie les voyageurs anciens aux voyageurs modernes.

Un déplacement notable s'opéra dans les investigations géographiques par le déplacement des peuples. Ce que les anciens nous font le mieux connaître, c'est le pays qu'ils habitaient ; au-delà des frontières de l'Empire romain, tout est pour eux déserts et ténèbres. Après l'invasion des Barbares nous ne savons presque plus rien de la Grèce et de l'Italie, mais nous commençons à pénétrer les contrées qui enfantèrent les destructeurs de l'ancienne civilisation.

Trois sources reproduisirent les voyages parmi les peuples établis sur les ruines du monde romain : le zèle de la religion, l'ardeur des conquêtes, l'esprit d'aventures et d'entreprises, mêlé à l'avidité du commerce.

Le zèle de la religion conduisit les premiers comme les derniers missionnaires dans les pays les plus lointains. Avant le quatrième siècle, et pour ainsi dire, du temps des Apôtres qui furent eux-mêmes des pèlerins,

les prêtres du vrai Dieu portaient de toutes parts le flambeau de la foi. Tandis que le sang des martyrs coulait dans les amphithéâtres, des ministres de paix prêchaient la miséricorde aux vengeurs du sang chrétien : les conquérants étaient déjà en partie conquis par l'Évangile, lorsqu'ils arrivèrent sous les murs de Rome.

Les ouvrages des Pères de l'Église mentionnent une foule de pieux voyageurs. C'est une mine que l'on n'a pas assez fouillée, et qui, sous le seul rapport de la géographie et de l'histoire des peuples, renferme des trésors.

Un moine égyptien, dès le cinquième siècle de notre ère, parcourut l'Éthiopie et composa une topographie du monde chrétien ; un Arménien, du nom de Chorennensis*, écrivit un ouvrage géographique. L'historien des Goths, Jornandès*, évêque de Ravenne, dans son histoire et dans son livre *De origine mundi*, consigne, au sixième siècle, des faits importants sur les pays du nord et de l'est de l'Europe. Le diacre Varnefrid* publia une histoire des Lombards ; un autre Goth, l'Anonyme de Ravenne¹, donna, un siècle plus tard, la description générale du monde. L'apôtre de l'Allemagne, saint Boniface*, envoyait au pape des espèces de mémoires sur les peuples de l'Esclavonie. Les Polonais paraissent pour la première fois sous le règne d'Othon II, dans les huit livres de la précieuse Chronique de Ditmar*. Saint Otton*, évêque de Bemberg, sur l'invitation d'un ermite espagnol appelé Bernard, prêche la foi en parcourant la Prusse. Otton vit la Baltique, et fut étonné de la grandeur de cette mer. Nous avons malheureusement perdu le journal du voyage que fit, sous Louis le Débonnaire, en Suède et en Danemarck, Anscaire*, moine de Corbie ; à moins toutefois que ce journal, qui fut envoyé à Rome en 1260, n'existe dans la bibliothèque du Vatican. Adam de Brême* a puisé dans cet ouvrage une partie de sa propre relation des royaumes

du Nord ; il mentionne de plus la Russie, dont Kiow était la capitale, bien que, dans les Sagas, l'empire russe soit nommé Gardavike, et que Holmgard, aujourd'hui Novogorod, soit désigné comme la principale cité de cet empire naissant.

Giraud Barry*, Dicuil*, retracent, l'un le tableau de la principauté de Galles et de l'Irlande sous le règne d'Henri II ; l'autre retourne à l'examen des mesures de l'Empire romain sous Théodose.

Nous avons des cartes du moyen âge : un tableau topographique de toutes les provinces du Danemarck, vers l'an 1231, sept cartes du royaume d'Angleterre et des îles voisines dans le douzième siècle, et le fameux livre connu sous le nom de *Doomsdaybook*, entrepris par ordre de Guillaume le Conquérant. On trouve dans cette statistique le cadastre des terres cultivées, habitées ou désertes de l'Angleterre, le nombre des habitants libres ou serfs, et jusqu'à celui des troupeaux et des ruches d'abeilles. Sur ces cartes sont grossièrement dessinées les villes et les abbayes : si d'un côté ces dessins nuisent aux détails géographiques, d'un autre côté ils donnent une idée des arts de ce temps.

Les pèlerinages à la Terre Sainte forment une partie considérable des monuments graphiques du moyen âge. Ils eurent lieu dès le quatrième siècle, puisque saint Jérôme assure¹ qu'il venait à Jérusalem des pèlerins de l'Inde, de l'Éthiopie, de la Bretagne et de l'Hibernie ; il paraît même que l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* avait été composé vers l'an 333 pour l'usage des pèlerins des Gaules.

Les premières années du sixième siècle nous fournissent l'*Itinéraire* d'Antonin de Plaisance*. Après Antonin vient, dans le septième siècle, saint Arculfe*, dont Adamannus écrivit la relation² ; au huitième siècle nous avons deux voyages à Jérusalem de saint Guilbaud, et

une relation des lieux saints par le vénérable Bède^{*1} ; au neuvième siècle, Bernard Lemoine ; aux dixième et onzième siècles, Olderic, évêque d'Orléans, le Grec Eugisippe, et enfin Pierre l'Ermite.

Alors commencent les croisades : Jérusalem demeure entre les mains des princes français pendant quatre-vingt-huit ans. Après la reprise de Jérusalem par Saladin, les fidèles continuèrent à visiter la Palestine, et depuis Focas, dans le treizième siècle, jusqu'à Pococke, dans le dix-huitième, les pèlerinages se succèdent sans interruption^{*2}.

Avec les croisades on vit renaître ces historiens voyageurs dont l'antiquité avait offert les modèles. Raymond d'Agiles^{*}, chanoine de la cathédrale du Puy en Velay, accompagna le célèbre évêque Adhémar à la première croisade : devenu chapelain du comte de Toulouse, il écrivit avec Pons de Balazun, brave chevalier, tout ce dont il fut témoin sur la route et à la prise de Jérusalem. Raoul de Caen^{*}, loyal serviteur de Tancred, nous peint la vie de ce chevalier ; Robert Lemoine^{*} se trouva au siège de Jérusalem.

Soixante ans plus tard, Foulcher de Chartres^{*} et Odon de Deuil^{*3} allèrent aussi en Palestine ; le premier avec Baudouin, roi de Jérusalem, le second avec Louis VII, roi de France. Jacques de Vitry^{*} devint évêque de Saint-Jean-d'Acre.

Guillaume de Tyr^{*}, qui s'éleva vers la fin du royaume de Jérusalem, passa sa vie sur les chemins de l'Europe et de l'Asie. Plusieurs historiens de nos vieilles chroniques furent ou des moines et des prélats errants, comme Raoul, Glaber^{*} et Flodoard^{*}, ou des guerriers, tels que Nithard^{*}, petit-fils de Charlemagne, Guillaume de Poitiers^{*}, Ville-Hardouin^{*}, Joinville^{*4}, et tant d'autres, qui racontent leurs expéditions lointaines.

* Voyez le second Mémoire de mon Introduction à l'*Itinéraire*.

Pierre Devaulx-Cernay* était une espèce d'hermite dans les effroyables camps de Simon de Montfort.

Une fois arrivé aux chroniques en langue vulgaire, on doit surtout remarquer Froissart*¹, qui n'écrivit, à proprement parler, que ses voyages : c'était en chevauchant qu'il traçait son histoire. Il passait de la cour du roi d'Angleterre à celle du roi de France, et de celle-ci à la petite cour chevaleresque des comtes de Foix : « Quand j'eus séjourné en la cité de Paumiers trois jours, me vint d'aventure un chevalier du comte de Foix qui revenait d'Avignon, lequel on appelait messire Espaing du Lyon, vaillant homme et sage et beau chevalier, et pouvait lors être en l'âge de cinquante ans. Je me mis en sa compagnie et fûmes six jours sur le chemin. En chevauchant, ledit chevalier (puisqu'il avait dit au matin ses oraisons) se devisait le plus du jour à moi, en demandant des nouvelles : aussi, quand je lui en demandais, il m'en respondait, etc. » On voit Froissart arriver dans de grands hôtels, dîner à peu près aux heures où nous dînons, aller au bain, etc. L'examen des voyages de cette époque me porte à croire que la civilisation domestique du quatorzième siècle était infiniment plus avancée que nous ne nous l'imaginons.

En retournant sur nos pas, au moment de l'invasion de l'Europe civilisée par les peuples du Nord, nous trouvons les voyageurs et les géographes arabes qui signalent dans les mers des Indes des rivages inconnus des anciens : leurs découvertes furent aussi fort importantes en Afrique. Massudi*, Ibn-Haukal*, Al-Edrisi*, Ibn-Alouardi*, Hamdoullah*, Abulféda*, El-Bakoui donnent des descriptions très étendues de leur propre patrie et des contrées soumises aux armes des Arabes. Ils voyaient au nord de l'Asie un pays affreux, qu'entourait une muraille énorme, et un château de Gog et de Magog. Vers l'an 715, sous le calife Walid*, les Arabes connurent la Chine, où ils envoyèrent par terre

des marchands et des ambassadeurs : ils y pénétrèrent aussi par mer dans le neuvième siècle : Wahab* et Abu-zaïd* abordèrent à Canton. Dès l'an 850, les Arabes avaient un agent commercial dans la province de ce nom ; ils commerçaient avec quelques villes de l'intérieur, et, chose singulière, ils y trouvèrent des communautés chrétiennes.

Les Arabes donnaient à la Chine plusieurs noms : le Cathai comprenait les provinces du nord, le Tchîn ou le Sin les provinces du Midi. Introduits dans l'Inde, sous la protection de leurs armes, les disciples de Mahomet parlent dans leurs récits des belles vallées de Cachemire aussi pertinemment que des voluptueuses vallées de Grenade. Ils avaient jeté des colonies dans plusieurs îles de la mer de l'Inde, telles que Madagascar et les Moluques, où les Portugais les trouvèrent, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance.

Tandis que les marchands militaires de l'Asie faisaient, à l'orient et au midi, des découvertes inconnues à l'Europe subjuguée par les Barbares, ceux de ces Barbares restés dans leur première patrie, les Suédois, les Norwégiens, les Danois, commençaient au nord et à l'ouest d'autres découvertes également ignorées de l'Europe franque et germanique. Other*, le Norwégien, s'avancait jusqu'à la mer Blanche, et Wulfstan*, le Danois, décrivait la mer Baltique, qu'Éginhard* avait déjà décrite, et que les Scandinaves appelaient le *Lac salé de l'Est*. Wulfstan raconte que les Estiens ou peuples qui habitaient à l'orient de la Vistule, buvaient le lait de leurs juments comme les Tartares, et qu'ils laissaient leur héritage aux meilleurs cavaliers de leur tribu.

Le roi Alfred* nous a conservé l'Abrégé de ces relations¹. C'est lui qui le premier a divisé la Scandinavie en provinces ou royaumes tels que nous les connaissons aujourd'hui. Dans les langues gothiques, la Scandinavie

portait le nom de *Mannaheim*, ce qui signifie *pays des hommes*, et ce que le latin du sixième siècle a traduit énergiquement par l'équivalent de ces mots : *fabrique du genre humain*.

Les pirates normands établirent en Irlande les colonies de Dublin, d'Ulster et de Connaught ; ils explorèrent et soumirent les îles de Shetland, les Orcades et les Hébrides ; ils arrivèrent aux îles Feroer, à l'Islande, devenue les archives de l'histoire du Nord ; au Groënland, qui fut habité alors et habitable, et enfin peut-être à l'Amérique. Nous parlerons plus tard de cette découverte, ainsi que du voyage et de la carte des deux frères Zeni.

Mais l'empire des califes s'était écroulé : de ses débris s'étaient formées plusieurs monarchies : le royaume des Aglabites et ensuite des Fatimites en Égypte, les despotats¹ d'Alger, de Fez, de Tripoli, de Maroc, sur les côtes de l'Afrique. Les Turcomans², convertis à l'islamisme, soumirent l'Asie occidentale depuis la Syrie jusqu'au Mont-Casbhar. La puissance ottomane passa en Europe, effaça les dernières traces du nom romain, et poussa ses conquêtes jusqu'au-delà du Danube.

Gengis-Kan* paraît, l'Asie est bouleversée et subjuguée de nouveau. Oktaï-Kan* détruit le royaume des Cumanes et des Nioutchis ; Mangu* s'empare du califat de Bagdad ; Kublaï-Kan* envahit la Chine et une partie de l'Inde. De cet empire mongol qui réunissait sous un même joug l'Asie presque entière, naissent tous les kanats³ que les Européens rencontrèrent dans l'Inde.

Les princes européens, effrayés de ces Tartares, qui avaient étendu leurs ravages jusque dans la Pologne, la Silésie et la Hongrie, cherchèrent à connaître les lieux d'où partait ce prodigieux mouvement : les papes et les rois envoyèrent des ambassadeurs à ces nouveaux fléaux de Dieu. Ascelin*, Carpin*, Rubruquis*, pénétrèrent dans le pays des Mongols. Rubruquis trouva que

Caracorum, ville capitale de ce Kan maître de l'Asie, avait à peu près l'étendue du village de Saint-Denis : elle était environnée d'un mur de terre ; on y voyait deux mosquées et une église chrétienne.

Il y eut des itinéraires de la Grande-Tartarie à l'usage des missionnaires : André Lusimel prêcha le christianisme aux Mongols ; Ricold de Monte-Crucis* pénétra aussi dans la Tartarie.

Le rabbin Benjamin de Tudèle* a laissé une relation de ce qu'il a vu ou de ce qu'il a entendu dire sur les trois parties du monde (1160).

Enfin Marc-Paul*, noble Vénitien, ne cessa de parcourir l'Asie pendant près de vingt-six années. Il fut le premier Européen qui pénétra dans la Chine, dans l'Inde au-delà du Gange, et dans quelques îles de l'océan Indien (1271-95). Son ouvrage devint le manuel de tous les marchands en Asie, et de tous les géographes en Europe.

Marc-Paul cite Pékin et Nankin ; il nomme encore une ville de Quinsaï, la plus grande du monde : on comptait douze mille ponts sur les canaux dont elle était traversée ; on y consommait par jour quatre-vingt-quatorze quintaux de poivre. Le voyageur vénitien fait mention dans ses récits de la porcelaine ; mais il ne parle point du thé : c'est lui qui nous a fait connaître le Bengale, le Japon, l'île de Bornéo, et la mer de la Chine, où il compte sept mille quatre cent quarante îles, riches en épiceries.

Ces princes tartares ou mongols qui dominèrent l'Asie et passèrent dans quelques provinces de l'Europe, ne furent pas des princes sans mérite ; ils ne sacrifiaient ni ne réduisaient leurs prisonniers en esclavage. Leurs camps se remplirent d'ouvriers européens, de missionnaires, de voyageurs qui occupèrent même sous leur domination des emplois considérables. On pénétrait avec plus de facilité dans leur empire, que dans ces contrées féodales où un abbé de Clugny tenait les

environs de Paris pour une contrée si lointaine et si peu connue, qu'il n'osait s'y rendre.

Après Marc-Paul, vinrent Pegoletti*, Oderic*, Mandeville*, Clavijo*, Josaphat Barbaro* : ils achevèrent de décrire l'Asie. Alors on allait souvent par terre à Pékin ; les frais du voyage s'élevaient de 300 à 350 ducats. Il y avait un papier-monnaie en Chine ; on le nommait *babisci* ou *balis*.

Les Génois et les Vénitiens firent le commerce de l'Inde et de la Chine en caravanes par deux routes différentes : Pegoletti marque dans le plus grand détail les stations d'une des routes (1353). En 1312, on rencontre à Pékin un évêque appelé Jean de Monte Corvino*.

Cependant le temps marchait ; la civilisation faisait des progrès rapides : des découvertes dues au hasard ou au génie de l'homme séparaient à jamais les siècles modernes des siècles antiques, et marquaient d'un sceau nouveau les générations nouvelles. La boussole, la poudre à canon, l'imprimerie, étaient trouvées pour guider le navigateur, le défendre, et conserver le souvenir de ses périlleuses expéditions.

Les Grecs et les Romains avaient été nourris aux bords de cette étendue d'eau intérieure qui ressemble plutôt à un grand lac qu'à un océan : l'empire ayant passé aux Barbares, le centre de la puissance politique se trouva placé principalement en Espagne, en France et en Angleterre, dans le voisinage de cette mer Atlantique qui baignait, vers l'occident, des rivages inconnus. Il fallut donc s'habituer à braver les longues nuits et les tempêtes, à compter pour rien les saisons, à sortir du port dans les jours de l'hiver comme dans les jours de l'été, à bâtir des vaisseaux dont la force fût en proportion de celle du nouveau Neptune contre lequel ils avaient à lutter.

Nous avons déjà dit un mot des entreprises hardies de ces pirates du Nord, qui, selon l'expression d'un

panégyriste, semblaient avoir vu le fond de l'abîme à découvert ; d'une autre part les républiques formées en Italie des ruines de Rome, du débris des royaumes des Goths, des Vandales et des Lombards, avaient continué et perfectionné l'ancienne navigation de la Méditerranée. Les flottes vénitienne et génoise avaient porté les croisés en Égypte, en Palestine, à Constantinople, dans la Grèce ; elles étaient allées chercher à Alexandrie et dans la mer Noire les riches productions de l'Inde.

Enfin les Portugais poursuivaient en Afrique les Maures déjà chassés des rives du Tage ; il fallait des vaisseaux pour suivre et nourrir, le long des côtes, les combattants. Le cap Nunez arrêta longtemps les pilotes ; Jilianeze le doubla en 1433, l'île de Madère fut découverte ou plutôt retrouvée ; les Açores émergèrent du sein des flots, et comme on était toujours persuadé, d'après Ptolémée, que l'Asie s'approchait de l'Afrique, on prit les Açores pour les îles qui, selon Marc-Paul, bordaient l'Asie dans la mer des Indes. On a prétendu qu'une statue équestre, montrant l'occident du doigt, s'élevait sur le rivage de l'île de Corvo¹ ; des monnaies phéniciennes ont été aussi rapportées de cette île.

Du cap Nunez les Portugais surgirent au Sénégal ; ils longèrent successivement les îles du Cap-Vert, la côte de Guinée, le cap Mesurado au midi de Sierra-Leone, le Bénin et le Congo. Barthélémi Diaz* atteignit en 1486 le fameux cap des Tourmentes, qu'on appela bientôt d'un nom plus propice.

Ainsi fut reconnue cette extrémité méridionale de l'Afrique, qui, d'après les géographes grecs et romains, devait se réunir à l'Asie. Là s'ouvraient les régions mystérieuses où l'on n'était entré jusqu'alors que par cette mer des prodiges qui vit Dieu, et s'enfuit : *Mare vidit et fugit*².

« Un spectre immense, épouvantable, s'élève devant nous : son attitude est menaçante, son air farouche, son

teint pâle, sa barbe épaisse et fangeuse ; sa chevelure est chargée de terre et de gravier ; ses lèvres sont noires, ses dents livides ; sous d'épais sourcils, ses yeux roulent étincelants.....

« Il parle : sa voix formidable semble sortir des gouffres de Neptune.....

« Je suis le Génie des Tempêtes, dit-il ; j'anime ce vaste promontoire que les Ptolémée, les Strabon, les Pline et les Pomponius, qu'aucun de vos savants n'a connu. Je termine ici la terre africaine, à cette cime qui regarde le pôle antarctique, et qui, jusqu'à ce jour, voilée aux yeux des mortels, s'indigne en ce moment de votre audace.....

« De ma chair desséchée, de mes os convertis en rochers, les dieux, les inflexibles dieux ont formé le vaste promontoire qui domine ces vastes ondes.....

« À ces mots, il laissa tomber un torrent de larmes et disparut. Avec lui s'évanouit la nuée ténébreuse, et la mer sembla pousser un long gémissement*¹. »

Vasco de Gama*, achevant une navigation d'éternelle mémoire, aborda en 1498 à Calicut, sur la côte de Malabar.

Tout change alors sur le globe ; le monde des anciens est détruit. La mer des Indes n'est plus une mer intérieure, un bassin entouré par les côtes de l'Asie et de l'Afrique ; c'est un océan qui d'un côté se joint à l'Atlantique, de l'autre aux mers de la Chine et à une mer de l'Est, plus vaste encore. Cent royaumes civilisés, arabes ou indiens, mahométans ou idolâtres, des îles embaumées d'aromates précieux, sont révélés aux peuples de l'Occident. Une nature toute nouvelle apparaît ; le rideau qui depuis des milliers de siècles cachait une partie du monde, se lève : on découvre la patrie du soleil, le lieu d'où il sort chaque matin pour

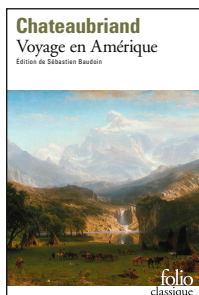
* *Les Lusiades.*

François-René de Chateaubriand

Voyage en Amérique

1791 : Chateaubriand a vingt-trois ans. Désœuvré et préoccupé par la situation politique révolutionnaire, il quitte la France à destination de l'Amérique ; son voyage durera huit mois. Là, au-delà de villes encore en devenir, il découvre, fasciné, la nature sauvage américaine : les chutes du Niagara, les Grands Lacs, le Mississippi et les Indiens qui peuplent ces contrées... La nature démesurée du Nouveau Monde comble son désir de liberté et lui fournit l'inspiration grandiose qui nourrira toute son œuvre. Plus de trente ans après, se présentant comme « le dernier historien des peuples de la terre de Colomb », il rédige son *Voyage en Amérique* par le prisme de ses souvenirs et de ses lectures. Tout ce qu'il n'a pas vu, il le réinvente. La nostalgie d'une grandeur passée – celle de la Nouvelle-France, l'empire colonial français désormais perdu – se mue sous sa plume en un éloge du Nouveau Monde, ce continent « où le genre humain recommence ». Chateaubriand nous le rappelle : la littérature demeure le conservatoire des mondes évanouis.

« Liberté primitive, je te retrouve enfin ! »



Voyage en Amérique
François-René de Chateaubriand

Cette édition électronique du livre
Voyage en Amérique de François-René de Chateaubriand
a été réalisée le 5 mars 2019 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070467105 - Numéro d'édition : 290083).

Code Sodis : N76872 - ISBN : 9782072634475.

Numéro d'édition : 290085.